

ARMENIA

MEKHITAR

le pèlerin
de venise



FABRIQUE DE MEUBLES
GHAZARIAN

médaille d'or nf meubles 1966/1967/1969



4000 m2 d'exposition

OUVERT LE DIMANCHE

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1ère avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia

APPEL

A tous nos fidèles lecteurs dont le sentiment d'approbation sur notre mission est bien arrêté et confirmé.

Nous vous demandons de devenir le soutien sans réserve de ce journal qui se veut le lien entre nous tous.

Dans cette noble entreprise, nous sommes guidés par la seule conviction née de notre foi en notre patrimoine de grandes valeurs morales, spirituelles et culturelles. Laisser ce patrimoine dans l'ignorance des jeunes générations arméniennes et françaises serait criminel. L'information sous toutes ses formes (journaux, radio, télévision) démontre son efficacité. Nous souhaitons la porter dans toutes les familles de toutes origines.

Nous pourrions réaliser ce souhait si **CHAQUE LECTEUR** apportait quelques abonnements (minimum 3).

Nous pourrions alors atteindre le seuil de la distribution à grand tirage qui renforcerait l'audience de votre journal auprès de tous les pouvoirs publics.

IL VOUS APPARTIENT DE DECIDER.

Pour ce qui nous concerne, dans l'attente de votre choix, votre **ARMENIA** sera honorablement et efficacement conduit vers l'objectif défini : **L'UNION DE TOUS DEVANT LES PROBLEMES D'INTERET GENERAL.**



ARMENIA, 2, place de Gueydan - 13120 GARDANNE

Fondateur 1^{re} série : André GUIRONNET. — **Fondateur 2^e série** : M.E.L.C.A. (Mouvement pour l'Enseignement de la Langue et de la Culture Arménienne). — Association régie par la loi de 1901. — Bouches-du-Rhône - N° 4943. — **Président** : Jean KABRIELIAN. — **IMPRIMERIE** GRAVITE, 19, rue Sainte, 13001 Marseille. — **ABONNEMENTS** : 2, place de Gueydan, 13120 Gardanne, tél. : 58.43.41. — Pour un an : 50 F (10 numéros) - 60 F (étranger). — C.C.P. 1166-59 T Marseille. — Commission paritaire CPPAP 59 929.

COURRIER

A LA REDACTION

Suite à une lettre parue dans votre dernier numéro, je me suis décidé à vous écrire. En effet, « Arménia » me semble prendre, depuis quelque temps déjà, un tour trop « paroissial » comme l'a si bien dit cette « tourterelle ». Les articles inutiles abondent. Ainsi les comptes-rendus de fêtes champêtres méritent-ils qu'on leur consacre deux colonnes, voire plus. Non ! vraiment non ! trois lignes suffiraient. Une revue de ce type, d'aussi grande audience, doit apporter le maximum d'efficacité en ses seulement 23 pages ; c'est-à-dire faire connaître davantage la culture arménienne, œuvrer à l'union du peuple arménien, ainsi que vous le faites, il est vrai ; défendre la cause arménienne en multipliant les preuves et les témoignages du génocide passé et présent, être le catalyseur de tout mouvement de protestation et de solidarité. (Ex. : l'affaire Paradjanov) en fin et surtout être un lieu d'expression.

Mais les articles futiles et insignifiants : comptes-rendus des discours, de commémorations, de fêtes champêtres, les articles sur les vedettes « arméniennes par hasard », doivent disparaître, disparaître pour laisser la place au positif.

« Arménia » doit devenir une revue moins infantile, plus sérieuse (je n'ai rien contre l'humour). Elle doit pouvoir être lue par des personnes étrangères à notre communauté.

En espérant que ma lettre sera prise en considération.

Vasken SARAFIAN.

REVUE PAROISSIALE ?

Ce même lecteur nous reproche dans une autre lettre, ce que nous cherchons à faire de notre journal : un mensuel populaire d'informations, à l'usa-

ge de tous, et non pas seulement d'un petit nombre, aux goûts bien définis. Car, par l'intermédiaire d'« Arménia », nous voulons atteindre toute la communauté arménienne qui se sent et désire rester l'héritière de Haïk.

Il faut donc varier les rubriques pour que chacun y trouve ce qu'il recherche.

SOLIDARITE ET DETERMINATION

Dans le cadre de la campagne d'information entreprise par notre journal pour renseigner nos lecteurs sur le cas douloureux de Paradjanov, l'un d'eux nous adresse la lettre suivante avec prière de l'insérer, ce que nous faisons bien volontiers puisque ce problème nous touche profondément.

Chers Rédacteurs,

J'ai pris connaissance dans le dernier numéro d'« Arménia » de votre appel pour la libération du cinéaste Sergueï Paradjanov, appel qui s'imposait. Sans attendre le résultat de cette initiative courageuse, il est urgent de sensibiliser tous ceux (Arméniens ou pas) concernés par l'internement arbitraire (je renvoie aux numéros d'avril et juillet 1975) dans un camp de travail soviétique, de ce remarquable et profondément original artiste dont l'un des péchés, apparemment, aux yeux de la justice soviétique, a été de s'être trop écarté esthétiquement de la ligne orthodoxe du Parti. En la matière, la seule forme d'art admise, des exceptions près, procède du « Réalisme Socialiste » (quand on sait que le « Réalisme Socialiste » est une trouvaille de feu Staline...). Une autre faute, sans doute, plus grave encore, dans l'esprit des juges soviétiques, est que Paradjanov a apposé, maintes fois, sa signature dans des pétitions réclamant la libération d'intellectuels incarcérés arbitrairement.

Voilà donc ! Paradjanov croupit dans un camp de travail, depuis 2 ans, dans l'indifférence quasi-générale, alors que son dernier film sur « Sayat Nova »

se trouve, dans le même temps, interdit à la distribution.

Tous ceux qui luttent pour la liberté dans tous les pays, et les Arméniens en particulier, (car ne faut-il pas compter sur nous d'abord ?) doivent apporter leur solidarité et se réclamer de cet appel afin de montrer leur détermination.

Pour la Libération de Serge PARADJANOV Signée : Vazken SARAFIAN Marseille

COLLECTE POUR NOS FRERES DU LIBAN

L'un de nos abonnés en même temps qu'ami, M. Chirinian, d'Avignon, nous envoie la lettre que nous reproduisons ci-dessous.

Exceptionnellement, bien que contraire à notre ligne de conduite, nous publions la liste des donateurs qu'il nous demande d'insérer, afin de le mettre à l'aise vis-à-vis des personnes qui ont répondu à la collecte qu'il a organisée pour nos compatriotes du Liban.

Nous lui demandons seulement de ne pas se laisser aller au découragement et de continuer à œuvrer pour le bien de notre cause.

« Je me suis senti très concerné par le sort de nos compatriotes du Liban pendant les moments très difficiles que traverse actuellement ce pays. Dans chacun de nos journaux communautaires se trouvait le reproche d'une bonne volonté qui prenait la plume pour rappeler que les Arméniens d'origine habitant la France pourraient faire des collectes, par exemple.

« C'est donc très volontiers que j'ai accepté de participer à une collecte quand trois de nos amis arméniens d'Avignon me l'ont proposé. J'ai donc pris sur mon temps le soir et participé au passage de maison en maison avec tout ce que cela comporte de bons et généreux sourires et quelques mauvaises grimaces. Je dois vous dire que j'ai, si je le veux bien, d'autres

deux enfants et m'occupe de deux affaires commerciales, ceci afin que vous sachiez que j'ai si je le veux bien d'autres occupations. J'ai donc envoyé l'argent collecté, par chèque s'élevant à 1.840 F, avec la liste des donateurs, aux trois journaux « Haratch », « Hachrar » et « Arménia » ainsi qu'au Comité de soutien des Arméniens du Liban avec demande d'insérer les noms des donateurs. Il y a de cela deux bons mois.

« On m'a adressé seulement trois semaines après un reçu sans un mot manuscrit ou imprimé de remerciements. Depuis quelques-unes des personnes âgées, à tort ou à raison mais cela est, qui ont accepté de donner quelque chose reprochent que rien ne soit passé dans les journaux. Je pense que cela aurait pu se faire : 1°) pour mettre à l'aise les personnes qui se sont chargées de la collecte. 2°) pour faire un peu plaisir et tranquilliser les personnes âgées qui ont de très modestes revenus et qui pour certains ont donné deux fois pour la même destination.

« Je tenais donc à dire tout cela. J'adresse aujourd'hui une deuxième liste et ma lettre, avec demande d'insérer à mes frais ces deux documents. Je tiens à signaler que c'est la dernière fois que je participe à ce genre d'opération d'une manière active ».

Michel CHIRINIAN Avignon.

Kaprielian Razar ; Djahanian Kévork ; Nigolian Sebou ; Frère Vanzo Richard ; Bagdasarian ; Berighian Meguerditch ; Berighian Hovanes ; Chirinian Vehanouche ; Sarkissian Georges ; Sarkissian Moucher ; Sarkissian Sarkiss ; Andonian Sarkiss ; Kaprielian Meguerdith ; Kaprielian Maïram ; Berighian Krikor ; Sarkossian Sahag ; Der Vartanian Vahan ; Sapsizian Michel ; Metaxian Grégoire ; Lapdjindjian Jean ; Setian Araxie ; Hatchoyan Alice ; Hatchoyan Jean ; Aivazian Karnig ; Sahukian Zarma ; Mardoyan Takvor ; Djeranian Païlak ; Krikorian Agop ; Mardoyan Jacques ; Chirinian Michel.

SURDITE PHARMACIE BOLOYAN

Centre Commercial de la Rouvière
83, Boulevard du Redon
13009 MARSEILLE — Tél. : 41.56.40

ATELIER D'EXPRESSION CHOREGRAPHIQUE ET MUSICALE

2, Impasse Latil — 13008 MARSEILLE
Téléphone : 79.37.85 - 35.34.54
Directeur : Edouard BOLIKIAN

- Danse classique
- Danse caractère (Arménien - Russe - Ukrainien)
- Danse Jazz
- Classe de Musique

Piano : Kevork BOZOUKLIAN

du Conservatoire de Marseille

Guitare : François TOMASI de l'Académie de Guitare de Marseille

Denis SALVADOR

RENSEIGNEMENTS : du LUNDI au MERCREDI de 17 à 21 h 30

EN BREF

APPEL A LA SOLIDARITE POUR NOS FRERES DU LIBAN

Beaucoup de nos compatriotes du Liban, arrivés en transit à Marseille, sont dans un dénuement total, par suite de notre imprévoyance.

Pour leur fournir un toit où ils puissent dormir la nuit, nous prions instamment ceux qui disposent d'un abri, d'un local susceptibles d'être transformé en dortoir de nous le faire savoir de toute urgence.

C'est un devoir humanitaire autant que national.
Téléphoner à M. Kabrielian : 58.30.30 et M. Hekimian : 62.49.46.

COMMUNIQUE

L'Amicale des Anciens Combattants et Résistants d'Origine Arménienne, informe la communauté Arménienne de Marseille et de la région, des dates des prochaines cérémonies commémoratives.

31 octobre 1976 - Dimanche : Visite et dépôt d'une gerbe au « Square Groupe Manouchian, en Arles.

7 novembre - Dimanche, en l'Eglise Arménienne du Prado : Commémoration du 58^e Anniversaire de la Bataille d'Arara (Palestine) en présence des Autorités civiles et militaires.

20 novembre - Samedi, à 18 h. 30 : Dépôt d'une plaque en granit dans l'enceinte du Monument aux Mobiles (Cane-

bière) à la Mémoire de nos Camarades Résistants F.T.P.M.O.I. tombés sous l'occupation, et pour la Libération de Marseille et de ses environs.

COMMUNIQUE

Effectuant un reportage sur les communautés de la Région parisienne, le Centre de Recherche sur la Diaspora Arménienne serait heureux de s'entretenir avec le plus grand nombre d'Arméniens et d'Arméniennes. Pour cela, il suffira dans un premier temps d'envoyer simplement son adresse au :

Centre de Recherche sur la Diaspora Arménienne - Boîte Postale 274 - 75063 PARIS - Cédex 02.

L'équipe du C.R.D.A.

RICHESSSE DE L'ART ARMENIEN

Conférence avec diapositives couleurs par les Docteurs Jean-Michel et Nicole Thierry, archéologues, le 22 octobre 1976, au siège de l'U.G.A.B., 33, cours Pierre-Puget, 13006 Marseille, à 20 h 30, organisée par la section des jeunes.

Le 22 octobre 1976, les docteurs Jean Michel et Nicole Thierry, éminents spécialistes de l'Arménie et de la Cappadoce, donneront une conférence avec des documents inédits, sur la richesse de l'art arménien. Le public marseillais connaît les chefs-d'œuvre classiques de l'art arménien, Ani, Aghtamar, mais c'est à une véritable découverte que nous sommes conviés par les Thierry.

Regroupé autour de l'admirable lac de Van, le royaume arménien des Arzrounis, au X^e siècle se couvre d'églises et de monastères que les Thierry ont amoureusement étudiés et photographiés. En pleine domination ottomane, au XVII^e siècle, cette même région de Van nous a laissé les témoignages d'une brillante renaissance de l'architecture arménienne.

Mais l'art arménien, c'est aussi la peinture : pour la première fois, nous pourrions admirer les manuscrits du XV^e siècle, pleins de fraîcheur et de piété, que les moines du Vaspourakan ont enluminés ; pour la première fois également, nous verrons les fresques des cathédrales du Tayh, cette région frontière où l'art arménien et l'art géorgien ont fait sentir leurs influences complémentaires.

Nous nous recueillerons enfin au Panthéon des rois de la dynastie bagratide qui, au X^e siècle, tenaient en échec les Empires de Byzance et des Arabes. La forteresse d'Artafers, magnifique spécimen de l'architecture militaire arménienne, nous sera présentée.

Cette conférence sur la Richesse de l'art Arménien est le fruit de 10 ans (1964-1974) d'exploration des Thierry en Arménie turque. Des séjours aussi réguliers réquaient autant de passion scientifique que de cou-

rage : cette région montagneuse, sous équipée, peuplée de Kurdes, depuis le massacre des Arméniens, est le bout du monde pour les Turcs eux-mêmes. Les Thierry s'y sont aventurés seuls, par leurs propres moyens, sans les facilités d'une expédition scientifique, collective, sans craindre non plus d'affronter la surveillance que le gouvernement turc faisait peser sur cette région jadis ensanglantée par le génocide arménien, et située près de la frontière soviétique. A force de s'intéresser à l'art de l'Arménie turque, et d'y évoquer trop de « chefs-d'œuvre en péril », les docteurs Jean-Michel et Nicole Thierry ont été, en 1974, emprisonnés par les autorités turques « pour espionnage au profit des Arméniens », puis interdits de séjour.

Nous devons à leur courage scientifique, d'avoir porté à la connaissance des spécialistes et du public cultivé la Richesse de l'Art Arménien et le péril qui pèse sur le patrimoine architectural de l'Arménie turque.

Nous viendrons le plus nombreux possible, les en remercier, le 22 octobre.

Section culturelle de l'U.G.A.B.

Cette conférence aura lieu également à Valence le samedi 23 octobre 1976.

INAUGURATION D'UNE RUE D'ARMENIE A CLAMART

Le Comité d'inauguration de la Rue d'Arménie à Clamart (Haut-de-Seine), groupant les trois communautés religieuses, les anciens combattants, le Dachnagtzoutioun, Hentchakian, la Croix Bleue, l'U.G.F.A.F., la J.A.F., le Nord Seround, la Maison de la Culture, l'Association Sportive Arménienne, organise le samedi 23 octobre 1976 à 20 h. 30 au Gymnase de la Plaine, 360, Avenue Général-de-Gaulle à Clamart, une grande soirée arménienne au profit du Comité de secours aux Sinistrés arméniens du Liban :

Dîner dansant avec la participation des groupes folkloriques : Karoun, Navassart, Sayat Nova - Orchestre Bernard Dededjian, et appelle la communauté à participer massivement le dimanche 24 octobre 1976 à la cérémonie officielle d'inauguration de la rue d'Arménie par M. Jean Fonteneau, Sénateur-Maire de Clamart : 9 heures : Grand messe à l'Eglise arménienne, 6, avenue Bourgain à Issy-les-Moulineaux, suivi d'un défilé.

11 h. 45 : Cérémonie d'inauguration.

COMMUNIQUE

Des cours d'arménien sont donnés tous les mercredis à 14 heures par le Père Bekjian au Collège Catholique, 20, rue Lacedède à Aix-en-Provence à partir du 2 octobre 1976.

PRESSE

POUR UNE CONNAISSANCE DU PROBLEME ARMENIEN

Une semaine avant leur départ, les jeunes Arméniens du « Nor Serund » (Nouvelle Génération) organisaient sur les allées une journée d'information. Des panneaux, un stand et un dialogue ouvert, autant d'éléments qui ont permis aux Biterrois de découvrir l'Arménie. Car il s'agissait bien d'une découverte puisqu'il s'avère que la majorité du public — mises à part les personnes nées dans les premières décennies de ce siècle — ignore tout du problème arménien.

Rappelons que ces jeunes militants luttent pour la reconnaissance du génocide perpétré en 1915 par le gouvernement « Jeune Turc », pour les réparations qui en découlent et la restitution des territoires occupés.

Des objectifs qu'ils atteindront, ils le savent, en commençant par sensibiliser l'opinion publique.

(« Midi Libre » -
26 août 1976)

UN PEU D'ARCHEOLOGIE

Il semble que la totalité du territoire de l'Arménie soit un vaste site archéologique aux trésors cachés qui, après une période d'oubli, attendent d'être extraits de leur épaisse couverture de poussière et d'obscurité.

Il y a quelques années, Sourén Aïvazian, candidat à la Section Géologique de l'Université de Everan fit une découverte étonnante sur les pentes du Mont Arakadz. Il y trouva une énorme pierre en basalte, obélisque de 16 pieds de haut, 3 pieds de large et 1 pied 1/2 d'épaisseur. Sur la partie supérieure de l'un des côtés, il y avait des cercles convexes, entourés de 4 paires de demi-cercles perpendiculaires. De l'avis des scientifiques, ces cercles représentaient les 4 extrémités de la Terre. Ils rappelaient une manifestation de cette nature, bien antérieure, réalisée sur une pierre découverte dans le bassin du Lac Sevan.

Des demi-cercles similaires

avaient un rapport avec l'univers céleste dans les constructions païennes de Dvin. Le concept des 4 extrémités de la Terre est originaire de Babylone. Les demi-cercles de cet obélisque d'Arakadz correspondaient tout à fait au concept babylonien de la forme convexe ou voûtée de la Terre. De l'autre côté de l'obélisque, il y avait une figure convexe qui rappelait le soleil levant, tel qu'il était représenté dans l'Ancienne Egypte.

Les scientifiques arméniens furent ravis de cette découverte archéologique. L'obélisque était un Gnomon typique qui fut probablement en usage dans l'Ancienne Arménie au 4^e siècle avant Jésus-Christ. Gnomon est un mot grec : il signifie cadran solaire ou tout objet qui, par son ombre, sert à indiquer l'heure du jour. C'est généralement une colonne de marbre ou un obélisque dressé perpendiculairement à l'horizon.

Il est admis que Le Gronom fut d'abord utilisé dans l'Ancienne Egypte. Au 6^e siècle avant J.-C., les Grecs l'introduisirent en Grèce et ce fut bientôt un objet commun non seulement dans les colonies grecques du Bassin Méditerranéen et d'Asie Mineure mais aussi sur les hautes terres d'Arménie.

Quand on creusa les fondations de la cathédrale d'Etchmiadzine, on découvrit un autre obélisque sur l'emplacement d'un temple païen. Il se dresse actuellement sur un socle près de la cathédrale.

Ce Gnomon du Mont Arakadz est une découverte de grande valeur pour les scientifiques. Il fournit, en effet, de nouveaux renseignements supplémentaires sur le développement des sciences mathématiques dans l'Ancienne Arménie.

ASBAREZ - 29 juin 1976.

« LES 40 JOURS DE MUSA DAGH » BIENTOT A L'ECRAN

Il est probable qu'on puisse voir enfin sur les écrans « Les 40 Jours de Musa Dagh ».

Ce roman de Franz Werfel traite de la résistance des Arméniens à l'attaque turque pendant la Première Guerre mondiale. Il fut publié en 1933 et acheté aussitôt par la M.G.M. Depuis 43 ans, les studios de la M.G.M. firent de nombreuses tentatives de réalisation du film. Mais elles furent toutes abandonnées, sous la pression du gouvernement turc. Les nouveaux responsables de la M.G.M. ont repris ce projet de réalisation. Le film sera produit par James B. Harris. L'écrivain britannique Ronald Harwood a été choisi pour l'adaptation du roman de Werfel dont le personnage principal est Gabriel Bagradian. Contacté pour jouer ce rôle, l'acteur Sean Connery a accepté.

ALBANEZ - 24 août.

4 JUILLET 1976, A NEW YORK, LES ARMÉNIENS ONT PARTICIPE AUX MANIFESTATIONS DU BICENTENAIRE DES ETATS-UNIS

Aucun effort ne fut épargné pour faire de ce jour une date exceptionnelle. Les activités furent assez variées pour satisfaire les plus difficiles. Musique, art, nourriture, spectacles, parades, tout contribua à rendre la participation des Arméniens particulièrement intéressante.

Une foule nombreuse à l'intérieur de Trinity Church put apprécier George Mgrdichian et Seta Karakashian jouant des morceaux de Gomidas et de Katchadourian, des études de Liszt et de Chopin. A l'extérieur, on pouvait entendre de la musique de danse interprétée par l'orchestre de Jack Samsonian et le chanteur Stève Minassian.

La magnifique collection d'art de Haroutune Hazarian eut beaucoup de succès. On pouvait y admirer des céramiques rares, des manuscrits du 10^e au 17^e siècles et des peintures anciennes. Pour cette 60^e exposition, M.

Harazian avait fait un choix méticuleux des meilleures œuvres de chaque artiste.

L'un des événements de la journée fut une parade en l'honneur des nombreuses nationalités qui existent aux Etats-Unis. Des enfants de l'Ecole Arménienne de Saint-Grégoire l'Illuminateur, accompagnés de leurs professeurs, défilèrent, juchés sur un piédestal, autour d'un Mont Ararat imposant et d'une réplique frappante de la Cathédrale Saint-Vartan. Ils se trouvaient à l'avant-garde, juste derrière la Fanfare de la Marine Américaine.

Quant au stand de la nourriture, il occupait un emplacement assez vaste. On y servait du lahmajune, du lule kebab, du paklava, kadayif et katah.

Mme Alice Antreassian, auteur d'un best-seller : « La cuisine arménienne d'aujourd'hui » signa de nombreux exemplaires de son livre. Son passage à la Télévision américaine (chaîne 9) le 8 juillet 1976 avait intéressé de nombreux téléspectateurs et par là-même fait connaître davantage cet ouvrage.

ARMENIAN REPORTER
5 août 1976.

SPORTS

LES JEUX OLYMPIQUES

Les Jeux Olympiques de Montréal (Canada) qui se sont déroulés en juillet 1976, ont vu une très honorable participation des athlètes arméniens. Avec un total de 7 médailles dont 2 d'or, 3 d'argent, et 2 de bronze, l'Arménie serait virtuellement classée 14^e sur 94 pays représentés.

Rappelons les athlètes qui se sont distingués :

— Nourikian Norair : qui obtient après Munich en 1972

une nouvelle médaille d'or en haltérophilie poids coq.

— Nalbandyan Suren : de l'or également en lutte gréco-romaine.

— Militosyan Vartan : une médaille d'argent en haltérophilie poids moyen. Il a été battu de 5 petits kilos pour la première place.

— Davidian Nelson : de l'argent pour ce lutteur battu en finale en gréco-romaine.

— Mouradian Mina : médaille d'argent avec l'équipe féminine de volley-ball. d'U.R.S.S.

— Torossyan David : médaille de bronze en boxe catégorie des poids moyens.

— Médaille de bronze pour l'équipe de football d'U.R.S.S. où cinq joueurs arméniens jouaient.

Un bilan somme toute satisfaisant mais n'oublions pas que les Arméniens avaient reçu 4 médailles d'or aux Jeux Olympiques de Munich.

Espérons qu'en 1980 à Moscou, nos compatriotes continueront à redorer le blason de la Mère Patrie.

ARARAT EREVAN

Deux minutes ont suffi à anéantir la joie de tout un peuple. En effet, il suffisait à l'équipe d'Ararat de faire un nul contre Dynamo de Moscou pour être assuré de jouer la Coupe d'Europe des Clubs Champions.

Stade « Dynamo » où 30.000 spectateurs étaient venus assister au choc au sommet : malgré le brio du gardien remplaçant Ovsepien qui dissuada toutes les attaques des Moscovites l'équipe arménienne fut battue alors que les spectateurs déçus quittaient le stade. En effet, à la 88^e minute sur une tête de Chepel, Dynamo gagnait le match.

L'équipe arménienne sombra une semaine plus tard au Stadium d'Erevan où elle perdit contre Kiev par 2 à 1 et vit s'envoler toute chance de disputer la Coupe d'Europe.

Cette tranche d'été de matches aller n'avait qu'un but :

C O F I M A T

Direction : GUMUCHIAN

Carrelages italiens, allemands, espagnols
Importation directe des grandes marques
Dépositaire régional exclusif

HALLS D'EXPOSITION

AUBAGNE

2, Route Nationale
Saint-Mitre

13400 AUBAGNE
Tél. : (91) 03.03.39
03.03.75

MARSEILLE

11, Route Nationale
Saint-Louis

13015 MARSEILLE
Tél. : (91) 60.54.50

RIEZ

Allées Louis-Gardiol
04500 RIEZ

Téléphone : 61

VALENCE

17, avenue de Provence
26320

St-Marcel-les-Valence
Tél. : (75) 58.73.20

Conditions particulières aux abonnés d'ARMENIA



De haut en bas et de gauche à droite :

Cirekian, 2^e entraîneur ; Harothounian, 3^e entraîneur ; Armen Sarkissian, Aliocha Abrahamian, Demirojjan, Andreassian, Israelian, Pehlivanian, Directeur

sportif, Markarof, Entraîneur, Baudarenko, Parsadarian, Mesropian, Khazarian, le médecin, Ordian, Mirzoyan, Khaladjian, masseur, Kevorkian, Hovanesian, Keropian, Bedrossian Samuel, Bedrossian Souren, Madirossian.

CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	P	C
1. Dynamo Moscou	22	15	9	9	2	17	8
2. ARARAT EREVAN	21	15	9	3	4	21	11
3. Karpathes	18	15	7	4	4	25	19
Chakhter	18	15	7	4	4	15	16

désigner l'équipe qui en tant que champion 1976 représentera l'U.R.S.S. à la prochaine édition de la Coupe d'Europe des Clubs.

Pourtant dans cette série « aller », Ararat avait fait figure de grande équipe et tout le monde le donnait archi-favori pour le titre, malheureusement pour deux petites minutes...

Toutefois, Ararat rencontrera Dniepre en demi-finale de la Coupe et pourra se consoler de sa déconvenue en Championnat. Signalons encore que les deux meilleurs buteurs du Championnat sont Andreassian, 8 buts, et le jeune Kazarian, 7 buts.

Christian MANOUKIAN

Un de nos abonnés, Jérôme Zamantian, en vacances en Arménie, nous ayant rapporté des commentaires de deux matches de football joués à Erévan par l'équipe d'Ararat, et d'un troisième match qu'il a vu à la télévision, contre Dynamo de Tibilesi, le « tombeur » des Arméniens en finale de la Coupe de l'U.R.S.S., nous les publions bien volontiers, espérant que nos lecteurs, par cette lecture, respireront un peu l'air du pays.

ARARAT - KARPAT

Le 14 août, au stade Hrazdan, à 19 heures, l'équipe Ararat d'Erévan recevait, pour la reprise du championnat de football d'U.R.S.S. l'équipe de Karpat.

A 18 h. 30, les deux équipes, suivies des arbitres, firent leur apparition sur le terrain.

Pour ce premier match, il y eut la cérémonie d'ouverture avec lever des drapeaux et hymnes nationaux, russe et arménien.

De suite après, les joueurs s'échauffèrent, puis l'arbitre

général donna le signal du coup d'envoi.

Durant le premier quart d'heure, la défense de Karpat subit les attaques des Arméniens, mais le portier moscovite Ratcheski veille.

La première attaque dangereuse à l'actif de Karpat se situe à la 16^e minute avec un magnifique one-two Liratchef - Daniélou où se dernier voit son tir croisé passer de peu à côté des buts gardés par Ovsépien.

Puis, c'est au tour d'Erévan de subir les attaques de Karpat et sur l'une d'elles, à la 27^e minute, l'ailier Rijack, profitant d'une grossière erreur du défenseur Mardrossian, glisse le ballon en retrait à Daniélou qui, après une poursuite d'Andréassian pendant 25 mètres, n'a aucun mal à battre Ovsépien.

Trois minutes plus tard, sur un centre de l'ailier d'Ararat, Kévorkian, Bédrossian reprenant de la tête, voit le ballon s'écraser sur la barre transversale.

Durant le dernier quart d'heure, des actions dangereuses, de part et d'autre, ne changent pas le score 1 à 0 en faveur de Karpat à la mi-temps.

A la reprise, les deux équipes commettent beaucoup de fautes, notamment par des passes à l'adversaire. Et, sur l'une d'elle commise par Milzoyan, Daniélou, encore lui, subtilise la balle et bat, pour la seconde fois le portier arménien.

Alors les supporters arméniens se déchaînent, mais il n'y a rien à faire, la machine arménienne est grippée.

A la 73^e minute, sur un centre de Pandarenko, l'avant-centre Nicote reprend la balle, mais le portier arménien fait une magnifique parade.

Une minute plus tard, sur une belle montée de Passadarian et Bédrossian, ce dernier d'un formidable tir, catapulte le ballon au fond des filets.

Après ce but, les Arméniens encouragés, reprennent confiance et attaquent à outrance.

Sur une contre-attaque de Karpat, Ovsépien sort de ses bois et plonge dans les pieds de Grovaski.

Six minutes plus tard, sur une action individuelle de Bédrossian, après avoir mis 3 joueurs de Karpat dans le vent, ce dernier ajuste un maître-tir dans la lucarne : le stade explosa ; c'était l'égalisation : 2 à 2.

Le match est relancé, Ararat réagit. Cette fois, la machine est bien lancée, et une minute plus tard, Kévorkian récupère une balle que l'on croyait perdue ; on croit en la victoire, mais le portier russe n'a aucun mal à arrêter cette balle.

L'arbitre siffle enfin la fin du match, sur le score nul 2 à 2.

Assez beau match dans l'ensemble.

LES EQUIPES

Karpat (maillots bleus) : Rackisi, Nikitire, Potochwiac, Tchorba, Pandarenko, Grovaski, Liratchef, Doubrovniou, Daniélou, Nicote, Rijack.

Ararat (maillots jaunes) : Ovsépien, Mardrossian, Sarkissian, Milzoyan, Andreassian, Kévorkian, Passadarian, Khalaidjian puis Khazarian, Bédrossian, Keropian puis Ovanessian.

ARARAT - AVIATION

Quatre jours plus tard, au stade Hrazdan, l'Ararat d'Erévan recevait l'équipe d'Aviation.

La première action dangereuse est à mettre à l'actif des Arméniens, à la 17^e minute, Khalaidjian centre sur la tête de Kévorkian et le goal de l'Aviation, Blokine, doit effectuer une belle parade et détourner la balle en corner.

A la 21^e minute, Bédrossian pénètre dans les 18 mètres, tire et voit son tir passer de près à côté des buts gardés par Blokine.

A partir de ce moment-là, l'équipe d'Aviation domine des pieds à la tête une équipe d'Ararat qui avait fait la loi jusqu'à présent.

A la 24^e minute, Platonov fut bousculé et l'arbitre n'hésita pas à siffler un coup-franc placé en coin des 18 mètres. Ariérov se chargea de tirer le coup-franc ; le mur renvoya la balle en jeu, Fétinov la reprit de volée, et cette dernière s'échoua sur la barre transversale des buts gardés par Ovsépien.

A la 38^e minute, à la suite d'un choc avec un joueur adverse, Mardrossian blessé au genou a dû laisser sa place au jeune Kévorkian.

Jusqu'à la fin de cette mi-temps, la défense d'Ararat subit de nombreuses attaques.

A la reprise, les Arméniens ont l'air de réagir en lançant de nombreuses offensives, mais qui n'arrivaient jamais à la conclusion.

Sur une contre-attaque, à la 52^e minute, l'avant-centre Philipov reprit de volée un centre de Fétinov et Ovsépien dut mettre le ballon en corner.

L'occasion la plus nette de cette rencontre se situe à la 60^e minute de jeu, lorsqu'après avoir dribblé 3 joueurs, Kévorkian se présenta seul devant le goal d'Aviation ; mais il n'alla pas plus loin et Blokine plongea dans les pieds de l'avant-centre arménien et pu saisir le ballon.

Deux minutes plus tard, sur un centre de Bédrossian, Kévorkian, encore lui, reprit la balle d'une tête plongeante, et le ballon passa de peu à côté, alors que le goal était battu.

A la 61^e minute, le demi-centre Mirzoyan laissa sa place à Minassian.

Sur une attaque à la 70^e minute Paufitov subit le choc d'Andréassian ; il laissa sa place à Poupriano.

Dans le dernier quart d'heure, les supporters d'Ararat essayèrent d'encourager leur équipe, mais la machine d'Aviation était lancée et rien ne pouvait l'arrêter.

Une fois de plus, les défenseurs arméniens durent subir de nombreuses attaques, et sur l'une d'elles à la 78^e minute, le N° 7 d'Aviation, Ariérov glissa une balle à Smirinov et ce dernier prit à contre-pied le goal arménien ; mais l'arbitre, après avoir vu l'arbitre de touche lever le drapeau, refusa le but pour une position de hors-jeu.

Après quelques attaques de part et d'autres, l'arbitre siffla la fin du match, sur le score vierge de 0 à 0.

L'équipe d'Ararat venait de loin.

LES EQUIPES

Aviation (maillots verts) : Blakine, Semin, Joupirov, Aroustouian, Napaiev, Paufilov puis Poupriano, Ariérov, Platonov, Smirinov, Phillipov, Fétinov.

Ararat (maillots jaunes) : Ovsépien, Mardrossian puis Kévorkian, Parsadarian, Mirzoyan puis Minassian, Azarian, Andreassian, Kévorkian, Bédrossian, Keropian, Khalaidjian, Nazarian.

DYNAMO TIBILISSI - ARARAT

Le 22 août, l'Ararat d'Erévan se déplaçait au stade de Dynamo Tibilissi.

A la fin de la première mi-temps, les Arméniens, grâce à un but de Bédrossian à la 38^e minute, menaient 1 à 0.

Dès la reprise, à la 46^e minute de jeu, à la suite d'une bousculade dans les 18 mètres arméniens, l'arbitre n'hésita pas à siffler un penalty.

Le capitaine de Tibilissi prit le goal arménien à contre-pied.

1 à 1, tel fut le score final. Ce fut une partie plaisante qui se déroula dans de très bonnes conditions atmosphériques.

Si nous voulons conclure sur la prestation de l'équipe d'Ararat durant ces trois matches nuls, nous ne pouvons qu'avoir des craintes sur la suite du championnat, et surtout sur la finale de la Coupe de l'U.R.S.S., où les Arméniens doivent rencontrer à nouveau le Dynamo de Tibilissi.

SPECIALITES CULINAIRES

UN PERSONNAGE

Aucune visite à San Francisco (Californie) ne serait complète sans une soirée passée au fameux restaurant « Omar Khayyam ». La cuisine y est exclusivement arménienne et les mets y sont excellents. Mais ce que l'on apprécie par dessus tout, c'est l'accueil que George Mardikian vous réserve. Il va de table en table, expliquant la nourriture qu'il sert, conseillant telle ou telle pâtisserie et ne manquant jamais une occasion de rendre hommage à son pays d'adoption : l'Amérique. Quand on lui demande son âge, il dit : « J'ai 56 ans. Je suis né le jour où je suis entré aux Etats-Unis ». En réalité, il est né à Papert, en Arménie, le 7 novembre 1900. Il passa les premières années de sa vie à Constantinople. Prisonnier des Turcs en 1920, il réussit à s'évader. Grâce à l'aide d'un missionnaire américain, il s'embarqua pour les Etats-Unis, une heure avant que les Turcs ne viennent l'arrêter. Après des débuts très difficiles, il trouva un travail au « Coffee Dan » comme plongeur de restaurant. Puis, après avoir été steward sur un bateau, il revint à San Francisco où il ouvrit son propre restaurant. Il y était à la fois cuisinier et serveur. Aidé par sa femme Nazenig, il réussit si bien qu'il acheta le « Coffee Dan » et en fit le fameux « Omar Khayyam », 16 ans après y avoir été plongeur.

La recette de sa réussite ? Il la donne lui-même : « Il faut trois ingrédients de base : la confiance en soi, l'amour de l'Amérique et Dieu, que l'on mélange bien et auxquels on ajoute un travail acharné et une bonne dose de rire et de joie ».

Cet amour qu'il ressent pour son pays d'adoption, il l'a exprimé pleinement dans un livre intitulé « Song of America », autobiographie de son « américanisation ».

Il lui arrive de faire visiter son luxueux appartement de Nob Hill qui domine la baie de San Francisco. C'est une des preuves concrètes de ce que l'Amérique réserve aux travailleurs acharnés. Sa bibliothèque est pleine de livres dédiés par des écrivains célèbres, William Saroyan restant son préféré. Sur son bureau, des photos dédiées de personnalités de tous milieux voisinent avec celles

de sa famille (il a un fils et une fille). Dans son restaurant, le livre d'hôtes est couvert de centaines de signatures. Nixon y a écrit : « J'ai voyagé dans 55 pays et j'ai été accueilli par des reines, des premiers ministres et des empereurs mais je n'ai jamais eu un tel festin ». Eleanor Roosevelt dit un jour : « Quand je pense à San Francisco, je pense à la vue que l'on a du haut des collines et au restaurant arménien « Omar Khayyam ». Un autre de ses amis dit : « Si l'industrie de l'agneau nomme son saint patron, ce sera George Mardikian, qui est responsable de l'inscription du Shish Kebab sur les menus épicuriens du monde ». En effet, l'agneau étant la viande favorite de Mardikian, il est arrivé à la faire aimer par les Américains, peu habitués à ce goût.

Champion de la Cause Arménienne, il a aidé des milliers d'immigrants à venir aux Etats-Unis. Il est président du Mouvement International Arménien de Scoutisme et a des activités dans une douzaine d'autres organisations à but philanthropique et de tendance al-

truiste. Pour son action intense dans la communauté arménienne, il fut invité à recevoir deux plaques honorifiques, le 26 avril 1976, à l'Université Fairleigh Dickinson, dans le New Jersey.

VOICI UN REPAS TYPIQUE CHEZ OMAR KHAYYAM

Tout d'abord, on ne manque pas de respecter une tradition typiquement arménienne : hôte et invités rompent avec leurs mains un grand pain rond qu'ils tiennent au-dessus de la table. C'est le Lavash : symbole du bon accueil.

On vous sert alors l'apéritif avec les Armenettes ou Tourchou (céleri, carottes et choux-fleurs au vinaigre). Puis l'une des soupes suivantes : Daron About, Taan About ou un consommé de volaille. Vient ensuite la « spécialité du chef » : la salade d'épinards crus (feuilles tendres plus assaisonnement « secret » décorées d'œufs durs en miettes) et le Beurek (feuilleté ou fromage). Et enfin, on a le choix entre le Kouzou Kzartma (gigot d'agneau à la sauce tomate, accompagné de riz pilaf) et le Shish Kebab (brochettes d'agneau).

Pour le dessert, on déguste le Paklava (feuilleté aux noix, arrosé de sirop au miel) et le café arménien.

(Extraits de « Life Magazine » et « Time Magazine »).

LA RECETTE DU MOIS

TAAN ABOUT (soupe à base de blé et de yaourt)

Ingrédients :

- 1 verre de gorgod (blé)
- 2 verres de yaourt
- 1 cuillerée de farine
- 40 g de beurre
- un peu de menthe
- une pincée de sel.

- Après avoir lavé le gorgod, le faire bouillir dans la quantité d'eau nécessaire pour obtenir un mélange crémeux. Laisser refroidir.
- Diluer la farine dans un peu d'eau et l'ajouter au yaourt. Bien battre le mélange.
- Une fois le gorgod refroidi, lui incorporer le mélange yaourt plus farine.
- Faire cuire à feu doux en y ajoutant un peu de menthe hachée.
- Terminer la cuisson en incorporant le beurre, sans cesser de remuer.

LAVASH HATZ (pain traditionnel arménien)

Ingrédients :

- 1,400 kg de farine tamisée
- 70 g de levure
- 2 cuillères à café de sel
- assez d'eau tiède pour obtenir une pâte ferme.

Faire dissoudre la levure dans de l'eau chaude.

Mettre la farine et le sel dans un saladier et faire un puits au centre. Y mettre la levure dissoute et ajouter de l'eau tiède tout en travaillant le mélange. Bien pétrir la pâte : la recouvrir et la laisser reposer 3 heures environ. Tasser la pâte dès qu'elle lève.

Recouvrir de farine la surface d'une planche à pâtisserie ou la table. Prendre des morceaux de la pâte, de la grosseur d'un gros œuf. Etendre cette pâte, avec un rouleau à pâtisserie, en une couche fine. Mettre sur une plaque de cuisson ou au fond du four et faire cuire à une température très élevée pendant 3 minutes environ. Puis placer le pain ainsi obtenu sous le grill afin de teinter la surface, sans la brûler. Le lavash se conserve dans un endroit sec.



LE MASQUE DE FER

(Suite et fin)

Dans notre précédent numéro, nous avons relaté comment, en voulant défendre son Eglise contre le prosélytisme envahissant des missionnaires jésuites, Avedick, patriarche des Arméniens « schismatiques » de Constantinople, avait déclenché la haine implacable du marquis de Ferréol, ambassadeur de France en Turquie.

Après une première tentative infructueuse de réduire au silence ce gêneur, le marquis fait déposer une deuxième fois le vénérable vieillard, et au mépris total du droit des gens, organise son enlèvement et son transfert dans un cachot de l'arsenal de Marseille.

AVEDICK EST TRANSFERE AU MONT ST-MICHEL

Ce n'est point à Marseille qu'Avedick fut retenu prisonnier, ni à Messine, ni aux îles Sainte-Marguerite, comme on l'a dit, qu'il fut envoyé, puis détenu. Louis XIV était trop prudent, et sa vigilance trop en éveil, pour laisser dans un port de la Méditerranée un personnage que ses coreligionnaires, soutenus par la Porte ottomane, réclamaient énergiquement et recherchaient avec une inquiète sollicitude. Dès que le gouvernement de Louis XIV eut été instruit du retentissement qu'avait eu en Orient la disparition du grand patriarche, un exempt fut envoyé à Marseille, à M. de Montmor, intendant des galères, pour retirer Avedick des prisons de l'Arsenal, et le conduire « sous bonne et sûre garde » à l'autre extrémité de la France. En même temps, on enjoignait « à tous gouverneurs, maires, syndics et autres officiers de donner à l'exempt toute protection, secours et main-forte en cas de besoin », précaution bien inutile envers l'inoffensif et faible vieillard.

Près de l'ancienne limite de la Bretagne et de la Normandie, s'élève un rocher étroit environné de tous côtés par la mer, ou par des sables mouvants laissés à découvert par la mer lorsqu'elle se retire à chaque marée. Ces sables, qui s'étendent jusqu'à la terre ferme sur une longueur de trois mille mètres, sont rendus fort dangereux à traverser par l'embouchure de plusieurs cours d'eau. Sur ce rocher, empreint d'une sauvage grandeur, quelques moines avaient, dès le huitième siècle, construit un monastère où ils vivaient isolés du reste du monde, dont les séparaient tantôt de vastes grèves

sablonneuses, tantôt l'eau de la mer aux retours réguliers, mais rapides. C'est là, dans cette abbaye du mont Saint-Michel, occupée par des bénédictins se consacrant tour à tour au travail et à la prière, que fut conduit le grand patriarche des Arméniens. Le prieur de l'abbaye reçut l'ordre de garder étroitement le prisonnier qu'on lui amenait, « sans permettre qu'il eût communication avec qui que ce soit, de vive voix n'y par écrit », précaution encore bien superflue à l'égard d'un Arménien dont personne ne connaissait la langue, qui ignorait la nôtre, et se trouvait au milieu de moines à qui, dès son arrivée, on apprit à le maudire. On leur présenta, en effet, comme un détestable persécuteur des catholiques cet homme trois fois exilé, deux fois déposé par eux, arraché violemment de son pays, tantôt jeté sur les côtes de Syrie et enfermé dans un cachot où l'eau pénétrait, tantôt emmené sur une terre étrangère, à mille lieues de sa patrie, loin de laquelle il devait, durant cinq années, traîner une misérable existence, puis mourir. Objet d'horreur pour les moines, doublement exilé dans ce lieu d'exil, comme eux séparé du monde par des obstacles presque infranchissables, et séparé d'eux par la répulsion qu'il inspirait, plus malheureux encore que dans sa première prison, où du moins il respirait l'air de son pays, Avedick ne pouvait même plus conserver l'espérance d'être délivré. Cette consolante perspective, que lui avaient permis d'entrevoir la rencontre de Spartaly à Gênes, il était maintenant contraint d'y renoncer ; car, en supposant que ses lettres fussent parvenues à la Porte ottomane, nul ne devait songer à venir le chercher sur une côte aussi éloignée et aussi déserte. Si loin que s'étendissent ses regards, il ne pouvait s'attendre à voir apparaître un vaisseau libérateur. Que la mer recouvrit les grèves, ou qu'elle s'en retirât, c'était la même affreuse solitude, le même morne silence rompu tour à tour par les mugissements des vagues venant frapper le rocher, ou par les chants paisibles et monotones des moines.

Pendant dix mois il entendit leurs prières sans qu'il lui fût permis d'y prendre part, et il vécut dans l'isolement le plus absolu. Mais le 13 juillet 1707, Pontchartrain manda au prieur du mont Saint-Michel qu'il pouvait faire entendre la messe au prisonnier, et même l'admettre à la confession. « Le roy, ajoutait-il, ne prétend pas le priver des secours qu'il pourrait trouver dans ce sacrement, et Sa Majesté a seulement pensé que vous deviez, avant de l'y admettre, le faire examiner avec d'autant plus de soin qu'on pourrait craindre, par ce qui s'était passé, que sa dévotion n'était que feinte et apparente pour tromper, et engager à le garder avec moins d'attention. » Crainte singulière d'une fuite impraticable en elle-même, et du reste impossible à prolonger longtemps dans un pays où tout lui était étranger et hostile ! Pontchartrain demanda au général des bénédictins, à Rome, d'envoyer au mont Saint-Michel un religieux instruit dans les langues orientales, et à qui l'on prescrirait la discrétion la plus absolue sur les confidences qu'il pourrait recevoir d'Avedick hors de la confession, mais qui ne devaient pas être un secret pour le prieur chargé de les transmettre au ministre. C'est ainsi qu'on ne se contenta pas de détenir la personne du patriarche : on essaya de pénétrer jusqu'au fond de son âme, afin de s'éclairer sur les véritables sentiments, et peut-être sur les projets du prisonnier. La première parole qu'il prononce et qui peut être comprise est une protestation de la raison contre la force. « Qu'on me juge, dit-il, et que l'on me condamne à la peine que je mérite. Ou bien, si je suis innocent, que ce soit proclamé et que l'on me rende libre ! »

VAINES RECHERCHES POUR RETROUVER LE PATRIARCHE

Il ne fut ni jugé ni rendu à la liberté ; et sa protestation, transmise par le prieur à Versailles, fut étouffée dans le cabinet de Pontchartrain. Il est vrai qu'à la même époque parvenaient au ministre les plus alarmantes nouvelles de Constantinople, et tant de la cour du Vatican que de l'ambassade française près de la Porte, les plus pressantes instances pour isoler et garder plus étroitement encore le prisonnier.

Dès la nouvelle de sa disparition, les officiers du divan et le grand vizir lui-même, justement émus, avaient fait demander à Ferréol ce qu'était devenu Avedick. L'ambassadeur français répondit avec assurance qu'on ne lui avait pas donné ce personnage en garde, mais que sans doute le bâtiment sur lequel on l'avait embarqué pour l'envoyer en exil avait été pris par ces corsaires anglais ou hollandais que le Grand Seigneur tolérait jusqu'aux Dardanelles, au préjudice de ses douanes et des intérêts de sa souveraineté. Cet essai de diversion ne réussit pas longtemps. Les Anglais et les Hollandais, interrogés à leur tour, n'ayant pu rien répondre de satisfaisant, le vizir fait donner la question au chiaoux qui a conduit Avedick à Chio, et, au milieu des tourments, le malheureux avoue toute la vérité. Aussitôt le vizir envoie solennellement le chiaoux-bachi à l'ambassade française pour réclamer Avedick, comme étant un sujet du Grand Seigneur. Le premier interprète du divan, Maurocordato, se présente quelques minutes après pour joindre ses instances à celles du chiaoux-bachi et demander le renvoi immédiat à Constantinople du personnage enlevé. La netteté et l'énergie de la demande ne troublent pas Ferréol, et, avec

une grande présence d'esprit : « J'ignore tout ce qui s'est passé et je ne puis vraiment m'en rapporter aux dépositions du chiaoux chargé de conduire Avedick. Il a déclaré, en revenant à Constantinople qu'il a été pris par un corsaire. Qui m'assure que la seconde déposition faite dans les tourments de la question est plus certaine que la première ? D'ailleurs si le capitaine français a emmené par la force Avedick en Italie ou en France, il sera puni. Mais ne se peut-il pas que l'ancien patriarche, craignant la mort dans son troisième exil, ait engagé le capitaine à le conduire dans un lieu de sûreté ? » Peu satisfait de cette réponse, Maurocordato menace Ferréol, au nom du sultan, de persécutions générales contre les Arméniens catholiques. « Si Avedick est en France, réplique Ferréol, j'écrirai, afin qu'on l'en fasse revenir. Mais le Grand Seigneur est le maître de ses sujets. Il peut faire mourir indifféremment tous les Arméniens sans qu'une telle menace me détermine à avouer ce que j'ignore. »

RIGUEURS DECLENCHEES EN TURQUIE CONTRE LES CATHOLIQUES

La menace fut exécutée, et les catholiques, dans le prétendu intérêt desquels Avedick avait été enlevé, furent l'objet d'affreuses vengeances. Un khatti-chérif ordonnant l'arrestation des principaux Arméniens du rite latin ; parmi eux neuf échappant à la mort par l'apostasie et trois confessant intrépidement leur foi, et mourant martyrs près de la porte Pama-Capou ; plusieurs Arméniens mis à la question et interrogés dans les tourments sur le sort d'Avedick ; toute propagande interdite aux jésuites et l'imprimerie qu'ils ont fondée renversée ; les deux patriarches arméniens, qui ont autorisé à prêcher dans leurs églises les missionnaires catholiques, arrêtés et jetés au bagne ; un barat du sultan appelant de nouveau Avedick au grand patriarcat ; son vékil, ou lieutenant, Joanès, désigné pour remplir son interim, et, dès son élévation au pouvoir, multipliant les mesures de rigueur et les proscriptions ; tous les catholiques contraints de fuir ou de se cacher ; contre eux un déchaînement universel, parmi eux la désolation et la ruine : telles furent à Constantinople et dans tout l'empire turc les immédiates et terribles conséquences de l'enlèvement d'Avedick. Tant il est vrai que la violence a toujours amené la violence, et qu'un abus de la force est tôt ou tard suivi de représailles que l'on déplore, mais que l'on ne peut entièrement flétrir, car elles ont sinon leur excuse, du moins leur explication dans une loi immuable, de tous les pays et de tous les temps !

L'exaspération contre les catholiques n'avait d'égale que l'affection profonde inspirée par leur infortunée victime. Dans toutes les églises, des prières étaient dites chaque soir pour son prompt retour. Un moment on croit qu'elles sont exaucées. La nouvelle se répand à Constantinople qu'Avedick est à Rodosto, ville distante de trente lieues. Aussitôt quelques Arméniens courent à sa rencontre, afin de le ramener en triomphe. Mais ils ne trouvent qu'un imposteur qui a réussi à tromper un très grand nombre de schismatiques et à réunir, en aumônes, une somme considérable, en exploitant l'enthousiasme partout excité par le nom seul du grand patriarche.

Tout ce qui intéresse le sort de ce chef aimé est recueilli avec avidité et accepté avec une crédule, mais touchante confiance. Un jour, un Arménien assure l'avoir vu en Hollande, et reçoit un magnifique présent pour cette heureuse nouvelle, puis disparaît avant qu'on ait reconnu qu'elle est fautive. Plus tard, deux Turcs esclaves, qui arrivent de Malte, affirment qu'Avedick s'y trouve et y est détenu. Ils parviennent par cet artifice à faire payer leurs rançons, et le faux avis, qu'ils ont apporté, n'étant pas dénué de vraisemblance, détermine deux riches Arméniens à fréter un bâtiment et à aller à Malte, afin d'y réclamer le prisonnier. Ferréol, sommé par eux de leur donner une lettre de recommandation, et pour Malte et pour Rome, où ils devaient continuer leurs recherches, le fait ostensiblement. Mais, en secret, il expédie, par une autre voie, au cardinal de la Trémouille, ambassadeur de France près du saint-siège, une dépêche particulière dans laquelle sont recommandées la plus grande circonspection, et une surveillance incessante à exercer sur les deux Arméniens.

A l'égard du divan, dont les instances continuent à être nettes et fermes, Ferréol, réduit aux expédients, imagine des ruses toujours nouvelles pour apaiser les ressentiments du vizir. Tantôt il promet d'envoyer à la recherche d'Avedick un des officiers de l'ambassade. Tantôt le bruit s'étant répandu que celui-ci est détenu à Messine, il s'engage à supplier le roi de France de demander à son petit-fils, Philippe V, roi d'Espagne, la liberté et le renvoi du grand patriarche. Mais toujours il affirme qu'il est resté étranger à l'enlèvement et qu'il ignore d'une manière absolue le lieu où se trouve Avedick. Sur ce dernier point, mais en cela seulement, il était sincère. Le gouvernement de Louis XIV avait caché, même à son représentant à Constantinople, l'envoi du prisonnier au mont Saint-Michel, et Ferréol, très instruit des moindres circonstances du transport d'Avedick à Marseille, avait été prudemment laissé dans l'ignorance la plus complète des décisions ultérieures.

Mais, s'il ne les a pas connues, du moins les a-t-il inspirées par son insistance haineuse, par son acharnement à poursuivre son ennemi jusque dans sa chute la plus profonde et la plus irrémédiable. « Il veut bien ne pas demander la mort du pécheur, dit-il, mais il faut qu'il fasse pénitence, et que jamais il ne soit mis en liberté. » — « Si Avedick est dans les prisons du saint-office, lisons-nous dans une autre dépêche, il n'en sortira jamais. S'il est en France, je vous supplie d'ordonner de le faire mettre dans une chambre noire d'où il ne voie jamais le jour. » — « Quelque pénitence, dit-il ailleurs, qu'il puisse faire de ses crimes et de la persécution qu'il a faite aux Latins, elle ne saurait jamais être assez grande. »

De Rome aussi parvenaient à Louis XIV les instances les plus vives, les recommandations les plus pressantes « de resserrer encore davantage le prisonnier. Deux fois le ministre des relations extérieures, le marquis de Torcy, chargeait le cardinal de la Trémouille de dissiper les inquiétudes de la congrégation du saint-office. « Les ordres ont été renouvelés, écrivait Torcy, pour redoubler l'attention et la surveillance. Il n'est vu que par celui qui lui sert à manger. Ils ne s'expliquent que par signes, et, lorsqu'il entend la messe, les festes et les dimanches, on le met dans un lieu séparé. » En même temps, le ministre apprenait au cardinal que les Arméniens, venus à Marseille, en étaient repartis sans avoir pu trouver les traces d'Avedick. « Nous avons su, ajoutait-il, que le valet du patriarche va se rendre de Livourne en France, afin de rechercher lui aussi ce qu'est devenu son maître. Mais, dès son arrivée, il sera arrêté et retenu dans une étroite prison. » Ces dépêches étaient, on le voit, de nature à rassurer entièrement le saint-office, et Louis XIV se montrait gardien aussi vigilant de la personne d'Avedick qu'il avait été, par son ambassadeur, auteur principal, et, dans ses dépêches, approbateur sans réserve de l'enlèvement.

Il fit plus encore, et, s'engageant à son tour dans cette voie de la duplicité où depuis longtemps l'avait devancé Ferréol, Louis XIV manda à son représentant près de la Porte : « Il nous est impossible de satisfaire aux demandes du grand vizir au sujet d'Avedick. Il n'est plus en état qu'on puisse le renvoyer vivant à Constantinople. » Louis XIV ajoutait « que la nouvelle de cette mort lui avait été donnée, au moment où, pour être agréable au Grand Seigneur, il faisait rechercher en Espagne et en Italie le patriarche, afin de le rendre à son souverain légitime. »

ABJURATION ET MORT D'AVEDICK

Ce prisonnier, encore assez menaçant et redoutable du fond de son cachot pour que Rome, comme Versailles, s'inquiétassent ainsi de son sort, ce vieillard, objet de tant de préoccupations, et, dans tout le Levant, de regrets qu'il n'avait même pas la consolation de connaître, on ne le crut pas assez sûrement isolé par les grèves et la mer qui entourent le mont Saint-Michel. Les fossés, les lourdes portes et les tours de la Bastille furent jugés nécessaires. « Le 18 décembre 1709, dit Dujonca dans son journal, est entré un prisonnier très important duquel on ne dit pas le nom. » C'était Avedick, dont la plupart des Arméniens pleuraient depuis longtemps la mort, annoncée par Louis XIV. Les mêmes recommandations qu'avait reçues le prieur du mont Saint-Michel furent faites à M. de Bernaville, gouverneur de la prison d'Etat, et on lui défendit « de permettre la moindre communication entre son nouveau prisonnier et qui que ce fût. » Toutefois Louis XIV ne tarda pas à autoriser une exception à cette règle. Un projet, depuis longtemps caressé par le gouvernement du roi, et dont l'exécution devait à jamais mettre Avedick dans l'impossibilité de retourner à Constantinople, allait se réaliser. L'instruire dans la religion catholique, le déterminer à se soumettre à l'autorité du saint-siège, et le conduire ainsi à se discréditer à jamais auprès de ceux de ses coreligionnaires qui doutaient encore de sa mort, tel était le but pour la poursuite duquel un religieux avait été placé auprès du patriarche pendant les deux années de son séjour au mont Saint-Michel. A la Bastille, les suggestions devinrent plus pressantes, et on lui donna des livres arméniens, dans lesquels il apprit les doctrines catholiques, et put se convaincre combien était courte la distance qui séparait les Arméniens latins des schismatiques. Cette distance, il la franchit, et, le 22 septembre 1710, il abjura entre les mains du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, par un acte écrit dans la langue arménienne, et dont les trois traductions latines furent remises l'une au cardinal, l'autre au ministre des relations extérieures et la troisième à Avedick lui-même. Quelques jours après il était ordonné prêtre dans l'église Notre-Dame. Cette abjuration était pour lui le seul moyen de recouvrer la liberté, et Avedick, abattu par tant d'orages, céda, après cinq années de dure captivité, au naturel désir de respirer un air libre durant le peu d'années qui lui restaient à vivre.

Dans les premiers mois de 1711, on voyait sortir tous les matins d'une petite maison de la rue Férou, où il habitait avec son interprète, un vieillard, courbé par l'adversité plus encore que par les années, le visage sillonné de rides profondes, l'œil presque éteint. Ayant conservé dans son costume quelques

restes des vêtements arméniens, étranger par son langage et par ses allures, soutenant à l'aide d'un bâton son corps affaibli, il attirait l'attention, et on le suivait du regard jusqu'à l'église Saint-Sulpice, à laquelle il était attaché comme prêtre et où il disait chaque jour la messe. C'était là le chef religieux, le protecteur civil de plusieurs millions d'Arméniens, l'ennemi de Ferréol et des jésuites, le vaincu de la longue lutte soutenue contre eux. Il ne jouit pas longtemps de sa liberté. Dix mois après être sorti de la Bastille, le 21 juillet 1711, il mourut sans parents, sans amis, ayant demandé et reçu les consolations et les sacrements de cette Eglise romaine dont les ardents missionnaires avaient causé tous ses maux. Ainsi se termina cette vie commencée dans l'obscurité et la misère, continuée sur le trône patriarcal, traversée de catastrophes, remplie d'élévations inespérées et de chutes soudaines, et tristement achevée dans l'exil.

Louis XIV, épuisant les précautions, et poussant l'imposture et la dérision à leurs dernières limites, fit dresser, par le lieutenant de police d'Argenson, un acte dans lequel étaient attestés la douleur du roi apprenant cette mort, et l'empressement qu'avait mis le monarque à rendre la liberté au prisonnier dès que l'étranger avait pu faire entendre quelle était sa qualité. Par un singulier euphémisme, Avedick y était nommé un **disgracié**, et Louis XIV déclarait **n'avoir jamais approuvé les voyes de violence et encore moins les attentats qui pouvaient avoir été commis en Turquie, à l'insceu de sa Majesté, sur la personne du défunt.** Cet acte mensonger devait être envoyé à Constantinople dans le cas où la Porte réclamerait Avedick d'une manière trop menaçante. Mais cet envoi ne fut pas nécessaire. Plusieurs changements de grands vizirs contribuèrent à ralentir et à rendre moins pressantes les réclamations. De loin en loin le nom de l'ancien patriarche revint encore dans les conversations du premier ministre ottoman et de l'ambassadeur français; puis, peu à peu, on ne s'en occupa plus dans le divan. Le souvenir d'Avedick y était moins profondément enraciné que dans le cœur reconnaissant des Arméniens.

Mais ce n'est point là le dénouement complet de ce drame. A l'époque même où la victime de Ferréol se mourait, celui-ci revenait de Constantinople fou, et depuis deux ans remplacé dans son poste que, par une extravagante prétention, il s'était pourtant refusé jusque-là à quitter. Il fallut en quelque sorte employer la force pour le contraindre à s'embarquer. Depuis longtemps il avait reconnu la faute énorme commise par lui, et, le 6 janvier 1709, il avait écrit à Torcy: «Je ne say qu'une chose sur quoy on pourrait me reprendre, c'est l'enlèvement d'Avedick.» Mais ce ne fut point la cause de son rappel, qui est tout entière dans les signes trop certains de sa démence. Louis XIV, on ne saurait le contester, approuva la violation du droit des gens dont fut victime Avedick, et de ce crime, si les missionnaires catholiques furent responsables par leurs suggestions, et Ferréol par les ordres transmis à Chio, le gouvernement de Louis XIV ne l'est pas moins pour en avoir prolongé et aggravé les conséquences par le traitement infligé au prisonnier.

Parvenus au terme de ce récit, après avoir pris connaissance de la tragique odyssee d'Avedick, pouvons-nous affirmer que le patriarche arménien est l'homme au masque de fer?

Plusieurs historiens en sont persuadés.

Ainsi, l'Allemand Hammer dans « Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours », t. XIII, p. 187 et surtout le Chevalier de Taulès, ancien consul général en Syrie qui, en page 1 de « L'homme au masque de fer », Paris 1825, s'écrie, avec une grande conviction: « J'ai découvert l'homme au masque de fer, et il est de mon devoir de rendre compte à l'Europe et à la postérité de ma découverte ».

Ayant appris par la lecture d'un manuscrit inédit du marquis de Bonnac, ambassadeur à Constantinople, l'existence du grand patriarche Avedick, son enlèvement par Ferréol, son emprisonnement aux îles Sainte-Marguerite et son transfert à la Bastille, où il était mort, il ajoutait:

« En lisant ce passage, il me vint subitement dans la pensée que ce personnage pouvait bien être le « Masque de fer ». Confirmé ensuite de plus en plus dans cette conjoncture par une multitude de faits que la mémoire m'avait retracés confusément à mesure que je lisais, je me dis, avec une nouvelle assurance. Oui, c'est lui-même, voilà le Masque de fer ».

Par contre, pour Marius Topin, dont on a emprunté les chapitres XI, XII, XIII et XIV de son ouvrage « L'homme au masque de fer », Didier et Cie éditeurs, 2^e édition 1870, le patriarche Avedick ne peut pas être ce personnage mystérieux et énigmatique.

Pour s'en convaincre, il n'est que de se référer à la date de son enlèvement qui eut lieu dans les premiers mois de 1706.

Or, c'est le 18 septembre 1698, à 3 heures de l'après-midi, que le prisonnier de Provence arriva à la Bastille pour en ressortir mort, dans un cercueil, le mardi 20 novembre 1703, à 4 heures du soir.

Cette preuve lui paraît irréfutable.

Les Arméniens n'ont cessé d'être persécutés, tout au long de leur histoire, par les peuples voisins ou par les conquérants que la situation stratégique de leur pays attirait.

Quoi qu'il en soit, dans la longue énumération des épreuves subies par eux, qu'Avedick soit l'Homme au masque de fer ou non, il y manquait le douloureux calvaire de celui qui, en voulant les protéger, fut victime du fanatisme féroce de religieux dont la conduite à son égard eut dû être celle de frères et d'enfants du Christ.

Le cœur de tout Arménien se serre en lisant (1):

« Avedick fut conduit à la Bastille, toujours sous le plus grand secret. Là, cet Arménien fit des réflexions, ou plutôt on lui en suggéra ».

Lorsqu'il saura que leur courageux défenseur, vaincu par les odieux traitements qu'il subissait depuis cinq ans, abjura publiquement et fut même sacré prêtre dans l'église Notre-Dame de Paris, alors devant cette monstruosité, cette violation des règles canoniques, liturgiques et théologiques, la colère et le mépris s'empareront de lui envers les instigateurs et les artisans de cet enlèvement, et surtout envers Louis XIV, grand roi par ailleurs, qui approuva l'enlèvement d'Avedick, prolonga et aggrava les conséquences, par le traitement infligé au prisonnier.

(1) Page VII, tome II de la correspondance administrative sous Louis XIV, publiée dans les documents inédits sur l'Histoire de France.

zanetti

sa.



LOCATION ET VENTE MATERIELS T.P. ET INDUSTRIE

DISTRIBUTEUR POUR LE SUD-EST " ERGE "

● Bungalow à usage dortoir, bureau, vestiaire, sanitaire et réfectoire ● Roulotte de chantier ● Bâtiment préfabriqué pour bureau, salle de conférences ● Hangar métallique toutes portées, hauteurs et surfaces. Destination: stockage, atelier.

(Devis gratuit sur demande)

MATERIEL POUR L'ARTISAN ET LE PARTICULIER

● Bétonnière 130, 190 et 250 litres ● Abri de chantier ou de jardin ● Echafaudage de façade ou d'étalement ● Moto-brouette.

Chemin départemental n° 2 - Ancienne route d'Aubagne - Saint-Menet

13011 MARSEILLE - Tél.: (91) **43.90.01**

AGENCES:

Route d'Arles - "La Plaine Ronde" - 13270 FOS-SUR-MER - Tél.: 05.00.78

Aire de Tricastin - 26700 PIERRELATTE

QUESTIONS A PROPOS D'UN SCANDALE

Il s'est passé quelque chose d'atroce à Marseille, le mois dernier, des familles n'ayant pas trouvé un toit pour s'abriter, ont dormi dans la rue.

Savez-vous qu'il s'agit de nos frères du Liban et non de vagabonds ou de clochards ? Ne voulant à aucun prix rester dans ce pays où ils venaient de tout perdre dans l'enfer de la guerre civile, se retrouvant dans la même situation matérielle que leurs aïeux, il y a 61 ans, touchés par les accents émouvants de nos journaux qui consacraient de nombreux articles à leur détresse, encouragés par l'élan de solidarité qui se dessinait chez nous, ils étaient venus à Marseille, en attendant de trouver des cioux cléments pour refaire leur vie.

Dès la première étape de leur exil, à Larcana, port de Chypre où ils débarquèrent, la population arménienne, encore marquée par les retombées de l'invasion turque, les accueillit à bras ouverts, ouvrant toutes grandes les portes de l'église pour leur offrir un abri, partageant avec eux le peu dont elle disposait.

Eux qui appartenaient à une communauté bien structurée, où l'esprit d'entraide est plus vivace qu'ailleurs, pouvaient-ils imaginer que, dans cette France dont l'éclat a toujours fasciné les Arméniens, dans cette riche population marseillaise, il n'y eut aucune organisation d'accueil ?

Par notre imprévoyance en n'ayant pas pensé, depuis plus d'un an, que de pareils problèmes allaient surgir ;

Par notre égoïsme à nous tous, du plus bas au plus haut de l'échelle sociale, plusieurs d'entre eux ont subi un sort aussi humiliant !

Il se trouvera encore cent bouches pour parler de tout, même de l'intérêt national, pour justifier le peu de sérieux avec lequel ce problème a été étudié.

Cette lamentable tragédie ne nous a pas surpris, nous, qui tant de fois avons fait appel, dans nos éditoriaux, au civisme de notre communauté, pour qu'elle se dote d'un organisme rendant chacun de nous solidaire du cadre de vie social, culturel et éducatif que nous souhaitons avoir.

Les interventions magiques n'existent pas, aucune bonne solution n'est

donnée sans effort, et sans l'adhésion de la collectivité à cet effort.

Rien ne peut se faire dans la défiance de celle-ci ou à son insu, qui puisse être durable.

La solution à nos problèmes ne peut être apportée par un seul homme, aussi énergique ou beau parleur qu'il fût, ni par les dizaines d'associations arméniennes qui existent et qui représentent chacune un aspect différent de nous. La véritable solution, c'est qu'à la place de notables, bien assis sur leur piédestal qui leur apporte estime et considération, n'assumant qu'imparfaitement leurs fonctions, on élise des hommes et des femmes, dévouées à l'organisation et à l'essor de leur communauté.

La seule solution, c'est la responsabilité de nous tous.

Sans doute, nous allons déranger certaines mauvaises habitudes, en dénonçant l'impuissance ou l'incapacité de nos dirigeants.

Sans doute, nous ne sommes pas en phase avec l'euphorie qui les anime.

Mais n'est-il pas préférable de voir juste plutôt que d'être finalement ridicule ? Car, jusqu'à quand allons-nous tolérer d'être mal dirigés et de ne pas élever la voix ?

De partout nous parviennent les échos du mécontentement populaire, et surtout de notre jeunesse qui, par écœurement de nos luttes stériles, se cantonne dans un attentisme à l'égard de nos problèmes spécifiques, néfaste à la survie de notre minorité.

Si, nos anciens, toujours animés par le respect de nos vénérables institutions, se taisent, la nouvelle génération, à l'esprit formé à l'occidental, a son mot à dire, un blâme à infliger à ceux de nos « Princes » qui, se croyant inamovibles, négligent d'assumer les charges qu'ils ont acceptées.

Qu'ils en prennent conscience pour s'en montrer plus dignes.

Pour notre part, nous laissons nos responsables à leurs confort intellectuels qu'ils se bâtissent si aisément, mais nous leur posons ces questions qui, à défaut de provoquer leurs réponses, leur permettra de se rendre compte qu'un peu de rigueur dans leurs actions leur donnerait quand même meilleur visage.

Pourquoi, ainsi que l'a fait le brave curé de Larcana, n'avons-nous pas ouvert nos églises et leurs annexes, pour les mettre à la disposition de nos frères du Liban dans le besoin, pour qu'ils y passent la nuit ?

Pourquoi l'U.G.A.B. a-t-il soudain oublié le paragraphe de la lettre de son illustre fondateur, Boghos Pacha Noubar, envoyée le 20 avril 1923 au Président du Conseil local de Paris où il mentionne les devoirs de cette association, et particulièrement :

« Elle doit enfin porter secours aux innombrables réfugiés, victimes des derniers événements ».

Il y a là des Arméniens, ceux qui ont eu la « chance » de ne pas mourir.

Ceci ne vous rappelle-t-il rien ?

Qu'avons-nous fait pour eux : 100 F chacun c'est le résultat moyen de la collecte effectuée dans la diaspora. Ce n'est pas cher pour alléger une conscience et continuer une vie confortable que nous n'aimons pas beaucoup la voir dérangée. Pourquoi alors nous étonner et nous plaindre de ce monde qui a détourné son regard de notre tragédie de 1915 ? Ce monde n'était pas arménien. Nous le sommes, nous, qui regardons d'autres arméniens subir une nouvelle tragédie. Nous risquions d'être sur cette photo, et rien ni personne ne pourra nous assurer de ne plus revoir cela. Aujourd'hui nous faisons partie de ce monde qui rappelle ses classiques :

« ...

- goûter dans le crime une tranquille paix
- sachant nous faire un front qui ne rougit jamais

... ».

Il est vrai que notre poutre est bien plus petite que la paille du monde.

Une fois de plus notre communauté a démontré son incapacité à faire face avec dignité à une nouvelle calamité qui a frappé nos frères du Liban.

QUI EST RESPONSABLE ?

Personne en particulier, mais nous tous en général.

Une fois de plus, nous demandons avec insistance de prendre en considération notre projet de constitution d'un « comité des sages » pour la mise en place des élections générales d'une assemblée représentative de notre diaspora.

Ce n'est qu'à partir de cette assemblée qu'un organisme d'élus compétents pourra, avec autorité, prendre toutes les mesures nécessaires et indispensables afin d'éviter tout gaspillage énorme de nos moyens, actuellement utilisés dans des réalisations bien souvent stériles et faisant double, triple ou quadruple emploi.

Notre résolution ne sera abordée avec efficacité que par cet organisme représentatif dont la force sera issue de la confirmation du vote.

Pour l'immédiat, « Arménia » demande au comité d'aide au Liban de convoquer en réunion extraordinaire toutes les associations officiellement établies pour des œuvres sociales (Eglises, Croix Rouge, Croix Bleue, Ugab, etc...) afin de mettre en place un foyer d'accueil.

« Arménia » est prêt à apporter sa participation.



L'EXODE DES PAUVRES

DECLARATION DE MAXIMOS V

A son passage à Paris, sa béatitude MAXIMOS V, patriarche grec-melkite d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient, déclarait :

« Malgré les apparences, ce n'est ni une guerre de religion ni une guerre civile. Nous avons vécu en bons termes avec les Musulmans depuis plus d'un siècle et, laissés à nous-mêmes, la paix reviendrait dans les vingt-quatre heures. C'est essentiellement une guerre entre Libanais et non-Libanais ».

« Nous sommes scandalisés par l'indifférence des instances internationales ».

« Je suis personnellement tout à fait favorable à l'intervention syrienne ».

Il est également tout à fait faux de parler de la « droite chrétienne » et de la « gauche islamo-progressiste ». « Dans la première se trouvent beaucoup de Musulmans, et dans la seconde, composée en grande partie de non-Libanais, militent des partis libanais

de gauche, tous dirigés par des chrétiens, et tous armés par l'U.R.S.S. ».

« Nous sommes toujours favorables à la cause palestinienne ».

« Je suis absolument opposé à un Liban chrétien, je ne veux pas vivre dans un ghetto ».

Tout en affirmant que « la violence est condamnable en soi », il rappelle que « c'est la première fois que les chrétiens prennent les armes et décident de se défendre. En 1915, un million et demi de chrétiens arméniens furent massacrés, et ce n'est pas le seul exemple ».

« Mgr Capucci a certes collaboré avec l'Organisation de libération de la Palestine. Je n'irai peut-être pas jusque-là, mais je le comprends. Des prêtres français ont bien rejoint le maquis au moment de l'occupation allemande. Son procès a été truqué. Il n'a jamais été prouvé qu'il avait transporté des armes ».

« Ne soyez pas trop dur à l'égard des Palestiniens ».

Hovhannès de TELGOURAN (XIV^e siècle)

Il est une période particulièrement féconde et originale dans notre littérature, c'est celle de la fin du Moyen-Age, où dans un pays rugueux et fertile, maintes fois dévasté, asservi, dépecé, le poète arménien, valeureux porte-parole de son peuple, a su toujours sauver du désastre la parole.

Dans cette riche production, on trouve naturellement beaucoup de poèmes graves, marqués par l'esprit de l'Évangile et le souffle de la mystique chrétienne : lamentations sur les ruines faites par la mort, plaintes sur la vanité de la vie terrestre, cris de souffrance que la vue de la domination du mal dans le monde arrache aux cœurs assoiffés de justice, visions terrifiantes de l'enfer, chants sublimes où se cristallisent les larmes de la Sainte Mère à la vue du Christ crucifié.

Mais à côté de toutes ces pages qui donnent la note grave, méditative, chrétienne, du lyrisme arménien, on trouve aussi chez ces poètes des notes claires et cristallines, survivance de la vieille psychologie païenne, et expression de l'éternelle âme populaire attachée à la vie terrestre, à ses charmes et à ses illusions. C'est cet aspect primesautier, éclairé d'images neuves et vives de l'œuvre de Hovhannès de Telgouran, poète représentatif, avec Koutchak, Constantin d'Erzenga et Frik, de cette époque qui nous a séduit le plus.

Pendant longtemps confondu avec le Catholicos de Sis de la période de 1489 à 1535 qui portait le même nom, mais qui a vécu un siècle plus tard, H. de T., frais et émouvant dans les chants d'amour et dans les odes exaltant le printemps et la jeunesse, est toujours sincère et empoignant.

C'est l'un des poètes les plus personnels, les plus savoureux du lyrisme médiéval arménien, l'un des plus po-

pulaires de langue et de style, et ce qui le rend encore plus attachant, c'est que dans la plupart de ses pages où il va parfois jusqu'à une sensualité assez hardie, l'esprit religieux apparaît, essayant de préserver lui, le chrétien, des pièges de la femme qu'il chante.

La plupart des renseignements recueillis ainsi que la traduction des poèmes sont tirés de La Roseraie d'Arménie d'Archag Tchobanian, tome III.

CHANSON

Elles brûlent du désir de voir ta face
[lumineuse,
La ville de Cathay et toute la Chine.
Si l'Inde aperçoit ta chevelure,
Elle te suivra partout où tu iras.

Les moines de cent ans,
Dont les cheveux blancs ont jauni,
Oublient la messe,
Et pensent à toi devant la croix.

Tu es l'éléxir de la joie,
Lorsqu'on t'emmène dans les jardins
Et que tu déploies tes tresses opulentes
Et que tu découvres ta gorge au milieu
[des fleurs.

Celui qui t'aime, peut-il mourir ?
Ton visage peut-il jamais pâlir ?
Honneur à celle qui t'a mise au monde,
Gloire à Dieu qui t'a créée !

Comment pourrait-il te louer,
Hovhannès, le fou de Telgouran ?
Il te sèrait d'avoir un serviteur copte
Ou bulgare, circassien, grec ou latin.

CHANT DE PRINTEMPS

Le voici le printemps radieux,
Vergers et jardins refleurissent,
Plaines et monts se parent de leurs
[atours,
Les prés étalent leurs bijoux.

Les couleurs fleurissent et s'harmonisent,
Vents et brises s'adoucissent,
Les oiseaux modulent dans les vergers,
On entend la voix douce du rossignol.

L'ombre des arbres s'épaissit,
L'eau coule à leurs pieds d'une course
[rapide ;
Enlaçant du bras le cou de la belle,
Le jeune homme boit le vin délectable.

Elles sont sans prix les roses
Qui répandent une telle joie ;
On se croit au paradis de l'immortalité
Où le premier homme fut placé.

N'étaient le jour de la mort
Et la terreur du jugement et de l'enfer,
On approuverait bien ce chant que chanta
Hovhannès, le fou de Telgouran.

CHANT D'AMOUR

J'ai vu une belle image
Qui éclairait comme le soleil ;
Ses yeux étaient comme des mers,
Ses sourcils comme des nuages.

Front doré et bouche opulente,
Chevelure ondulante à vous arracher
[l'âme,
Le sein rempli de roses blanches,
Les reins souples comme un sarment.

Elle a jeté en moi un feu ardent,
Qui me brûle toute la journée.

J'ai oublié tout ce que j'ai appris par
[l'étude.
Me voici pareil à un ignorant.

Je lui dis : « Aime-moi, belle dont les
[yeux sont des mers. »
Elle me dit : « J'aurai l'œil sur toi,
Assieds-toi là pour que je regarde ton
[visage,
Reste toujours en ma présence. »

Dieu soit béni, mes frères,
Puisqu'elle m'a fait une telle réponse ;
Sinon je serais devenu un fou à lier,
Et je me serais démené comme une bête
féroce.

Si je tâche un peu de l'oublier
Dans l'espoir de voir s'éteindre le feu qui
me brûle.
L'amour dans mon cœur pénètre plus pro-
[fondément,
Et je deviens un grenier de péchés.

Il faut que je songe au jour terrible
Et aux flammes inextinguibles de l'enfer ;
Peut-être serai-je délivré
De ce feu qui malgré moi s'est allumé en
[moi.

Hovhannès de Telgouran, pauvre fou.
Chasse ces pensées diaboliques,
Ote de ton cœur l'amour du monde.
Bénis l'éternel verbe vital.

CHANT D'AMOUR

Tu as mille courtisans pour serviteurs,
O gracieux visage, brillant comme le
[soleil !

Le monde entier est à tes pieds,
Car tu es pure de toute tache.

Nul défaut ne se trouve en toi,
Immaculée et sainte est toute ta personne,
J'aspire à être ton serviteur et mériter ton
[aumône,
J'aspire à être immolé pour toi.

Lys ! basilic ! violette !
Nénuphar au cœur rose !
Pomme impérissable, coing odorant,
Grenade et orange, et rose vermeille !

Ton sein est le paradis d'immortalité,
Le paradis avec son fruit ineffable ;
Tu es le modèle des belles,
Tu es aimée de Dieu et des hommes.

Tu es un piège pour les moines,
Tu es un filet pour les prêtres,
Tu enlèves la raison à l'ascète lui-même
Qui prie tout le jour dans le désert.

Hovhannès de Telgouran,
Ouvre les oreilles de ton esprit et de ton
[cœur,
Songe ici-bas à sauver ton âme,
Pour que là-haut tu obtiennes la couronne
de gloire.

COURS D'ARMENIEN

COURS AUDIO-VISUEL D'ARMENIEN POUR LES ELEVES DES ECOLES PRIMAIRES ET SECONDAIRES PREPARATION AUX EPREUVES ORALES DU BACCALAUREAT

Inscription à partir du 15 septembre, au Secrétariat de la M.P.T. Tivoli, 1, rue Tivoli, 13005 Marseille, tél. : 47.91.41, de 15 h à 20 h.

L'enseignement de l'arménien connaît depuis toujours des difficultés telles qu'il s'est limité jusqu'à présent aux initiatives soit des organisations arméniennes confessionnelles et autres, soit des particuliers. A l'origine de ces initiatives une bonne volonté évidente et louable, animée par un instinct de préservation devant la menace permanente de la perte d'un patrimoine culturel millénaire.

Cependant, l'enseignement d'une langue vivante ne peut être improvisé et demande des moyens importants tant sur le plan matériel que sur le plan des personnels qualifiés. Une infra-structure est nécessaire non seulement pour l'organisation des cours (locaux, manuels...) mais encore pour résoudre les problèmes pédagogiques (méthodes, programmes, formation des enseignants...) de plus une telle entreprise ne peut être efficace si elle se limite à l'échelle d'un quartier, voire d'une ville, même d'une région.

Les problèmes d'enseignement sont vltaux non seulement pour l'ensemble de la communauté arménienne mais également pour la culture universelle qui perdrait beaucoup si la relève de grands « arménistes » tels Jacques de Morgan, Feydit, etc... n'était pas assurée. De plus, à une époque où toute étude n'est entreprise que par souci de rentabilité, la menace est encore plus pressante de voir les nouvelles générations mépriser les disciplines dites « secondaires », comme les langues orientales, les littératures spécialisées ou l'histoire des civilisations anciennes. On ne peut donc attendre que l'administration soit un organe de création ou de développement en ce domaine. L'enseignement de l'arménien est-il donc irrémédiablement condamné à la déplorable situation actuelle ? Non, pour autant que l'on démontre, tant par le nombre des élèves, que par la qualité des enseignements, qu'il faut prendre ce problème au sérieux. C'est ainsi par exemple que l'Arménien au baccalauréat ne doit pas être considéré comme une fin en soi, et encore moins comme un moyen d'obtenir quelques points supplémentaires car alors l'épreuve perdrait toute crédibilité. Avant l'examen une longue et rigoureuse préparation est nécessaire si l'on veut susciter un goût pour de futures études supérieures. De plus cela ne peut se faire en vase clos si l'on veut amener des non-arméniens à s'intéresser à l'arménisme. Car si certains se passionnent pour les trésors des

Incas ou les civilisations étrusques c'est qu'ils ont eu l'occasion qui a révélé cette passion. Il faut donc créer cette occasion en allant chercher nos adeptes dans leur milieu ; et ce milieu c'est l'école. C'est là que se manifeste l'éveil à la vie culturelle, c'est donc là qu'il faut être présent.

Ce sont ces réflexions qui nous ont amené à tenter pendant l'année scolaire 1975 - 1976 une expérience qui s'est révélée enrichissante et encourageante. En effet, dans le cadre des activités linguistiques de la Fédération Léo Lagrange, nous avons obtenu des locaux dans l'école primaire Tivoli ainsi qu'un équipement très complet pour le fonctionnement d'un laboratoire de langue. Nous avons pu ainsi mettre en œuvre un premier programme d'enseignement pour deux classes : l'une pour les élèves du primaire de 6 à 10 ans, l'autre pour ceux du secondaire de 11 à 19 ans (1). Notre effectif s'est élevé très rapidement à la cinquantaine. Quatre candidats ont été présentés au Baccalauréat. Tous les élèves bénéficient d'un cours de langue arménienne (Professeur : M. K. Bagdassarian) ; les élèves du 2^e cycle assistent également à un cours d'Histoire et de Civilisation arménienne dispensé en français (Professeur : M. Edouard Arzoumanian). Diverses expériences ont été tentées en ce qui concerne les méthodes pédagogiques (système audio-visuel - circuit de télévision interne - cours photocopiés) ainsi que les activités de détente. Nous avons eu le grand avantage de bénéficier du concours de M. Robert Dermergüerian, professeur de langues, chargé du cours d'arménien à l'Université de Provence qui est venu se rendre compte de l'organisation de nos cours. Ses conseils, qu'il nous a prodigués avec beaucoup de compétence, nous ont été précieux, ainsi que la documentation qu'il a mise aimablement à notre disposition.

La réunion de fin d'année des parents d'élèves nous a confirmé dans notre conviction que cette expérience concluante doit se prolonger par une mise en application de tous ses aspects positifs. C'est ce que nous essaierons de réaliser cette année avec peut-être plus de moyens encore et surtout en espérant ouvrir là une page vers la généralisation de l'enseignement de l'arménien au sein de l'Education Nationale.

Edouard ARZUMANIAN

(1) Pour les étudiants et toutes personnes de plus de 19 ans, un cours d'arménien est assuré à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence. Pour tous renseignements, s'adresser à la Bibliothèque d'Arménien, salle 412, les vendredis, de 16 h. à 17 h. à partir du 22 octobre 1976 Les cours commenceront le 5 novembre 1976 à 16 heures pour la 1^{re} année et 17 heures pour la 2^e année.

Témoignage de Jacques Kayaloff : **BALDWIN**

En septembre 1920, quand Kemal attaqua l'Arménie, j'ai repris le chemin d'Erivan (actuellement Erévan) pour rejoindre l'armée.

Un service régulier des chemins de fer géorgiens m'a amené à Karaklis (actuellement Kirovakan) où je devais changer de train. Quand j'ai quitté Tiflis (actuellement Tbilisi) la capitale de la Géorgie était très animée par les nombreuses missions étrangères. Les restaurants et les boutiques étaient remplis de gens chics. On se demandait même où ils trouvaient l'argent pour le dépenser si facilement.

A la frontière de l'Arménie le tableau était différent. La gare était remplie de réfugiés avec leurs baluchons. Les montagnards dans leur « bourkas » (manteaux) se baladaient sur les plates-formes avec un air sérieux qui me paraissait louche.

Un employé de chemin de fer m'indiqua les wagons qui devaient prendre le relais pour Erivan. Les portes étaient fermées à clef mais heureusement une fenêtre était entrouverte ce qui m'a permis de pénétrer dedans.

A la gare, j'ai vu un Britannique perdu dans la foule. Il partait aussi pour Erivan. Pour l'aider, je lui ai in-

diqué les trois wagons en lui recommandant de s'installer immédiatement de la même manière que moi. L'Anglais hésitait à suivre mon conseil mais, voyant que je n'avais aucune envie de perdre mon temps avec lui, il me suivit.

Je savais que la situation en Arménie était désespérée et qu'il ne fallait pas compter sur l'aide des Alliés. Leur base à Salonique n'avait envoyé au gouvernement arménien que les surplus suivants : des bottes avec des pointures pour nains ou pour géants ; des fusils type Ross, un modèle que l'armée canadienne avait abandonné au début du XX^e siècle ; trois avions qui ne pouvaient pas quitter le sol sans les pièces de rechange qui manquaient.

Arrivant à Erivan, j'ai reçu l'ordre de rejoindre un train blindé qui patrouillait à la frontière persane. Les jours suivants j'attendis l'arrivée de ce maudit train qui devait venir chercher les provisions à la gare de marchandises. Le soir je rentrais affamé et grelottant chez des amis qui m'avaient abrité.

En retournant, après la quatrième journée d'attente, j'ai reçu un contre-ordre du quartier général qui me mettait à la disposition d'un Anglais qui

venait de s'engager dans l'armée arménienne. Le matin suivant je me suis présenté à l'Hôtel d'Orient. La même personne dont j'avais fait la connaissance à Karaklis m'a ouvert la porte de sa chambre. Il était dans un BVD, le premier que j'aie vu dans ma vie. Oliver Baldwin (c'était son nom) était très jeune et pour se donner de l'importance il gardait sa barbe rousse.

Baldwin avait rencontré en Egypte l'ex-premier ministre Khatissian qui lui avait offert de rejoindre nos rangs. L'état-major lui avait donné un grade supérieur à celui qu'il avait dans l'armée britannique car il était le premier officier étranger qui ait rejoint les forces arméniennes.

Au début Baldwin faisait part de ses expériences en France où il avait été avec le régiment d'*Irish Guards*. Mais après deux conférences les officiers présents se demandaient si Baldwin était un naïf ou s'il se payait leur tête : Baldwin parlait des bombardements par zone employant mille obus par canon, en oubliant que toutes nos ressources n'étaient que de deux cents par canon en tout et pour tout. Il n'était pas question d'employer le système de « saturation ».

Les soirs, quand nous n'avions rien à faire Baldwin et moi passions notre temps en bavardant. Baldwin mentionna en passant que son père était un trésorier de la Couronne et que Rudyard Kipling était son cousin. J'avais des doutes au sujet de ces propos et je croyais que ses parents étaient des épiciers dans les Midlands.

Graduellement j'appris qu'après l'Armistice (11-11-18), il avait passé quelques temps en Algérie mais les autorités françaises avaient coupé court son séjour là-bas. Il ne me fallut pas longtemps pour réaliser que Baldwin travaillait pour l'*Intelligence Service* et avait rejoint l'armée arménienne pour camoufler son occupation. Son passeport contenait des indications secrètes connues seulement des initiés.

Le jeune Baldwin était en conflit émotionnel avec son père et il rêvait à une carrière similaire à celle de Lawrence d'Arabie. Plus tard, quand il s'est présenté aux élections il fut membre de l'opposition quand son père devint chef du parti conservateur.

Toutefois, je devais rapporter au Quartier Général les diverses activités de Baldwin. J'ai été reçu par le chef de l'Etat-Major, le colonel Bagdassarian, à qui j'ai communiqué mes soupçons. Quelques jours après cette conversation Baldwin reçut un ordre d'entraîner les jeunes volontaires et de leur montrer le fonctionnement d'une mitrailleuse moderne.

Baldwin a dû deviner mon rôle dans son transfert et dix ans après il a limité au strict minimum de me mentionner dans son livre sur ses aventures.

Entre temps Baldwin trouva un jeune homme, originaire de Marseille. Le beau garçon, Joseph, avait probablement ses raisons d'être si loin de La Canebière. Il amusa Baldwin jusqu'au moment où il lui a chipé ses habits. Pour se couvrir, Joseph dénonça Baldwin aux autorités et précipita son arrestation. Ceci n'a pas avantagé Joseph parce qu'il disparut d'Erivan et suivant les informations recueillies par Baldwin, Joseph était en prison à Moscou en décembre 1923.

Les forces turques prirent Alexandropol (actuellement Leninakan) le 7 novembre 1920 et avançaient vers Erivan. En même temps le gouvernement de Moscou rompit le traité d'Amitié avec l'Arménie et l'Armée Rouge (XI), envahit la région entre Delijan et Akstafa (le 28 novembre 1920).

Je considérais que moralement je devais aider Baldwin à se dégager de ce « cul-de-sac » où il se trouvait maintenant. Les soirées passées ensemble m'ont permis de lui expliquer les risques qu'il courrait en tombant entre les mains des autorités soviétiques. Baldwin croyait que j'étais trop pessimiste au sujet des communistes et refusait de suivre mes conseils. Il croyait qu'avec l'arrivée de l'Armée Rouge sa grande aventure commencerait.

Le 9 décembre 1920, quatre jours après l'arrivée de la première colonne des forces russes Baldwin fut arrêté sur la base des informations fournies par le mauvais garnement de Marseille. A mes risques et périls je réussis à pénétrer dans la prison avec des victuailles. Comme il était hors de question d'avoir un permis pour visiter Baldwin, je suis allé le cher-

cher parmi les prisonniers qui étaient dans la cour. Les gardiens n'ont pas remarqué lorsque j'ai trouvé Baldwin caché par une colonne. Il m'a donné quelques indications pour aviser Londres de sa détention.

Le 1^{er} janvier 1921, à 4 heures du matin j'ai quitté Erivan à pied. Il neigeait.

Après un long et dangereux voyage j'ai atteint Tiflis le 15 janvier. Le 16 janvier je me suis rendu à la Mission Britannique pour l'aviser du sort d'Oliver Baldwin. Avant de quitter Batumi pour Constantinople (actuellement Batumi et Istanbul) j'ai contacté Stevens, le Consul Général Britannique. Il communiqua avec Londres par la T.S.F. d'un torpilleur amarré dans le port.

Entre le 18 février et le 2 avril Erivan étant entre les mains des révoltés, les portes des prisons furent ouvertes. Baldwin fut parmi les libérés et voyant la tournure des choses il quitta Erivan dans la direction de Kars. Le premier avant-poste turc l'arrêta. C'était une bonne prise pour les Kemalistes d'avoir attrapé un fils du *President of the Board of Trade* (Ministre de Commerce). Néanmoins, il fut relâché.

Pendant les longues soirées passées ensemble Baldwin m'a lu son projet d'une pièce, avec un arrière-plan d'une oasis algérienne. Il m'a montré les lettres d'une amie où elle l'avisait qu'il était devenu père. Ça devait être une erreur ou simplement Baldwin a écrit cette lettre lui-même, comme un exercice littéraire. En tout cas il n'était pas question d'un complexe de Madonna. J'ai rencontré une fois sa mère à Paris. La famille s'est arrêtée dans un hôtel démodé « *Prince de Galles* » où l'ameublement se mariait très bien avec Madame S. Baldwin.

Baldwin connaissait bien ses faiblesses et il maintenait un rideau de mystère autour de lui. Il m'invitait pour dîner avec lui un mois d'avance par une carte postale envoyée d'Uganda ou du Maroc. Je devais le rencontrer dans le « *Restaurant de la Légion d'Honneur* », rue Solférino, où se rencontraient les vieux généraux en retraite. Une tasse de thé sur la terrasse du Parlement était plus dans son genre quand il fut membre de la *House of Commons*. Toutefois ce mélange

de snobisme, les pantalons non repassés, un anti-sémitisme mal caché, des clubs exclusifs (Bath, Savage) n'avait rien de séduisant pour moi. Néanmoins ses collègues le prenaient au sérieux. Dans ses mémoires Harold Nicolson l'a placé dans la même catégorie que Auerin Bevan, Hore-Belisha et Maynard Keynes ! Pendant les années trente, le fils aîné du Premier ministre pouvait se permettre des mauvaises manières ou de l'excentricité car il appartenait à un milieu où il y avait deux standards de jugement.

Oliver ne voulait pas rentrer dans l'histoire à la suite de son père. Il enviait la fermeté que son père avait manifestée surtout pendant la crise dynastique.

Après que son père fut devenu *Earl Baldwin of Bewdley* son fils prit le titre de *Viscount of Coverdale*. Pendant la Seconde Guerre mondiale Oliver Baldwin était à Beyrouth et au Caire comme un *Intelligence Officer*. Le gouvernement formé par le parti Travailleuse (Labour Party) l'a nommé gouverneur des *Leewards Islands* dans les Antilles. Quand son père est décédé en 1947, son fils aîné le remplaça dans la *House of Lords*. Le second Lord est mort en 1958, et c'est son frère cadet qui a pris sa place.

Une histoire étrange circulait à Londres après la mort d'Oliver qui paraît-il a laissé tous ses objets personnels à un ami et rien à la famille. Un de ses jeunes neveux a essayé de rentrer par la fenêtre mais il fut pris par la police. La presse anglaise n'a pas mentionné cette affaire et ne m'a pas donné une chance de vérifier l'authenticité de cette histoire.

Oliver Baldwin a publié plusieurs livres qui sont tous oubliés sauf deux comptes rendus de ses expériences en Arménie. Malgré tous ses défauts et son insuffisance Oliver Baldwin fut le seul membre du Parlement qui ait pris la défense des deux nations chrétiennes et ait rappelé au monde que les Arméniens ainsi que les Assyriens ont été trahis par les Alliés.

Le 24 août 1976.

Jacques KAYALOFF

lief que s'inscrit l'œuvre de Mékhitar ; parmi ces précurseurs se signale le catholicos Hagop IV qui attend de l'Occident une stimulation culturelle, lorsqu'il envoie le vartabed Osgan fonder une imprimerie à Marseille, en 1672, et en espère un secours militaire que le prince Israël Ori vient solliciter de Louis XIV. Le nombreux personnel diplomatique arménien, employé en Occident par la Cour de Perse, noue également d'utiles contacts. Enfin, les marchands arméniens, favorisés par Colbert, s'installent à Marseille, qui devient grâce à leur initiative un haut lieu de l'amitié arméno-française.

DE SEBASTE A VENISE

La vie même de Mékhitar témoigne d'un constant souci d'équilibre entre l'apport occidental et la tradition arménienne. Sociologiquement, il est puissamment enraciné en terre arménienne. Il est né à Sébaste, colonisée par les féodaux arméniens dès le X^e siècle. La ville est un carrefour commercial qui assure un négoce arménien prospère. Contre le souhait de ses parents, le jeune Manoug (c'est son nom de baptême) choisit la vie religieuse. Dans le peuple, la piété est grande, et c'est le peuple d'abord qui le forme : il reçoit son éducation religieuse de deux saintes femmes vivant dans la prière et la mortification, sous la direction d'un prêtre.

Ayant atteint l'âge du diaconat (quinze ans), il entre sous le nom de Mékhitar (« le Consolateur », un des noms du Saint Esprit) au couvent de la Sainte-Croix, près de Sébaste. Il y cherche en vain un vartabed qui lui soit un « père spirituel » capable de nourrir sa foi d'une véritable culture religieuse. Il inaugure alors dans sa vie une période d'errance, de quête du savoir en Dieu. Séduit par l'éloquence d'un évêque d'Etchmiadzine, Michel, il accompagne celui-ci, en 1692, au siège du catholicos ; mais trop humble pour être mis en présence du sage Nahabed 1^{er}, il excite les

souçons et bientôt les persécutions de l'évêque Michel, mécontent de sa soif de savoir. Parti pour le couvent de Sévan, il admire la rude ascèse des moines pratiquant des jeûnes sévères et la flagellation, mais qui à cette austérité, traditionnelle dans le monachisme arménien, ne sont pas en mesure d'ajouter la science théologique. Prenant alors le chemin du retour, Mékhitar s'arrête quelque temps, en 1693, au couvent de Basen, près d'Erzeroum : la rencontre avec le Supérieur, Melchisédec est certainement une occasion d'édification ; homme de modeste savoir et plein d'humilité, Melchisédec ne craint pas d'emmener avec lui dans ses tournées pastorales ce jeune diacre de dix-sept ans dont l'éloquence, beaucoup plus que celle de son maître, attire les foules. Mékhitar trouve donc à sa prédication un large écho dans les cercles populaires ; nombre d'évêques également, stupéfiés par la science de cet autodidacte, essayent de se l'attacher. Mais Mékhitar a encore à apprendre : le seul bénéfice de son séjour chez l'évêque Melchisédec est la découverte, dans la bibliothèque du couvent, d'un manuscrit développant les enseignements du concile de Chalcédoine sur les deux natures du Christ. C'est la révélation pour le jeune diacre ; il prend conscience qu'en dépit des condamnations prononcées par l'Eglise arménienne depuis 451, la plupart des Pères arméniens sont en accord avec Chalcédoine et par conséquent que l'Eglise arménienne n'est pas en rupture réelle avec l'Eglise universelle.

A son retour au monastère de Sébaste, en grand tumulte à cause de l'élection boiteuse du nouveau supérieur, Mékhitar décide d'aller faire fructifier la piété que lui a donnée l'Arménie à la lumière de la science occidentale, et de s'embarquer pour Rome dans un port de Syrie.

La fréquentation de missionnaires latins, savants et, semble-t-il, mesurés, à Alep, ne fait qu'accroître son en-

thousiasme, lorsqu'en 1694, il s'embarque sur un navire français. C'est à cette date, et jusqu'en 1715 que les pérégrinations de Mékhitar par leur aspect dramatique, évoquent les voyages de Saint Paul : rien n'y manque, les tempêtes en mer, les poursuites par la police turque ou le personnel du patriarcat de Constantinople, les fuites, d'Arménie à Constantinople, de Constantinople en Grèce, de Grèce à Venise, les périls de la guerre turco-vénitienne, les grandes épidémies comme la peste, dont Mékhitar guérit de justesse. Les ennuis commencent dès l'escale de Chypre où Mékhitar, souffrant d'une violente crise de paludisme, est débarqué au couvent arménien de Saint Macaire, dont les moines l'abandonnent sans soins et sans nourriture dans une cellule en ruines, pour mieux le convaincre de l'erreur chalcédoienne. Rapatrié à Sébaste où il reçoit un accueil enthousiaste, il est élevé à la prêtrise, en 1696, à la demande de ses concitoyens. Cette adhésion de la population arménienne à sa personne et à son œuvre amène à Mékhitar des disciples passionnés. A la grande époque du monachisme arménien, des religieux se regroupaient ainsi autour d'un vartabed (docteur en théologie) faisant autorité. Le jeune Mékhitar, qui n'a que vingt ans, et n'est donc pas vartabed, songe alors à rendre ce regroupement plus organique, voire à en faire une Congrégation qui, dans le respect des traditions nationales, travaillerait à répandre parmi les Arméniens une solide instruction religieuse et à les ramener à l'unité première. S'étant lui-même mis à la tête de la petite communauté, après en avoir vainement proposé la direction à ses amis, il cherche d'abord à l'étoffer, prêchant dans les années 1698 - 1700, en Arménie occidentale, avec un tel succès que la population de la région d'Erzeroum le contraint à accepter le grade de vartabed et le réclame même comme évêque, à la place de l'impopulaire Avédik de Tokat. Fuyant les persécutions injustifiées de ce dernier, Mékhitar va chercher refuge à Constantinople, en juillet 1700. Mais il tombe en pleine révolution patriarcale, puisque le Grand Vizir pousse et destitue tour à tour une série de candidats, la plupart en rupture avec le catholicos Nahabed qu'ils accusent de complaisance envers la Papauté. Localement, ces patriarches, qui forment une triste parenthèse dans l'histoire du siège de Constantinople, livrent à la justice turque leurs compatriotes catholiques, accusés de complicité avec la France : les plus heureux finissent sur les galères, certains, comme le prêtre Komitas, sont décapités. Ces « Français », comme on appelait les Arméniens catholiques, pouvaient, jusqu'à l'apparition de Mékhitar, heurter la



fierté nationale : les missionnaires latins qui les encadraient, méprisaient les usages de l'église arménienne, qualifiée d'hérétique, les contraignaient à fréquenter les églises latines, associant finalement le catholicisme à un véritable reniement national. Rien néanmoins ne saurait justifier la remise des « Franguis » aux autorités ottomanes par les deux ou trois patriarches turcophiles d'alors. Traqué, avec ses compagnons, par les sbires du patriarche Ephrem, puis du patriarche Avédik, Mékhitar, en 1703, va rechercher pour sa Congrégation naissante, la sécurité d'une terre chrétienne, et s'installe au sud de la Grèce, dans la Morée, alors possession de la République de Venise. Bien accueillis par les autorités vénitiennes qui leur donnent des terres à Modon, ayant pu construire une église et un monastère, ayant même obtenu au terme de longues tractations l'assentiment de Clément XI à la constitution de leur Congrégation, les quelque vingt « moines arméniens de l'ordre de Saint Antoine » pouvaient avoir l'illusion, en 1715, qu'ils seraient en mesure de se consacrer tranquillement à leur œuvre d'apostolat.

Mais la guerre qui éclate alors entre le Sultan et la Sérénissime République chasse la jeune Congrégation à Venise où l'interdiction légale d'admettre de nouveaux monastères sur le territoire de la ville amène Mékhitar à s'installer dans l'île Saint-Lazare, une ancienne léproserie, où il aborde le 8 septembre 1716. La protection des patriciens vénitiens et de la très ancienne colonie arménienne de Venise, la paix assurée, permettent enfin à Mékhitar de développer son œuvre spirituelle, culturelle, missionnaire, jusqu'à sa mort en 1749.

L'ŒUVRE DE MEKHITAR

Sur le plan œcuménique, l'œuvre de Mékhitar est le plus vigoureux coup de barre qui ait été donné à l'église arménienne pour éviter l'écueil de l'isolement. Son attachement à l'idée de l'unité autour du Saint Siècle est sans compromission ; les Actes de la Congrégation romaine de la Propagande datés du 10 mars 1706 constatent que les moines de Mékhitar « ont fait la profession solennelle en ajoutant aux trois vœux ordinaires celui de propager l'union avec la Sainte Eglise Romaine ». L'idée maîtresse de Mékhitar est que l'accord dogmatique avec Rome est inscrit en filigrane dans les œuvres des anciens théologiens arméniens : « Celui qui s'éloigne de la foi de l'Eglise de Rome, disait-il, s'éloigne aussi de la doctrine des Saints Pères arméniens ». Mais aux yeux de Mékhitar, si Rome acceptait que la véritable tradition arménienne fût respectée quant à la doctrine, elle devait admettre également qu'elle le fût en ce qui concerne l'as-

pect disciplinaire et liturgique. Il y a de fait, de la part de Mékhitar, un parti pris d'arménisme qui est une révolution pour l'époque et un scandale pour les élèves arméniens de la Congrégation de la Propagande : c'est eux, qui, devant cette dernière, accusèrent Mékhitar à plusieurs reprises, et en particulier en 1717, de donner dans l'hérésie et de se compromettre avec l'église arménienne apostolique. En exposant dans un Mémoire de 1705 le projet de sa Congrégation, il exprime la volonté d'une restauration de l'ancien monachisme arménien : « Notre intention à tous, écrit-il au Pape, est de vivre humblement selon la coutume des moines arméniens, dans l'observance des Saints Vœux, et en respectant les rites de l'Eglise arménienne, afin de pouvoir sans obstacle et avec plus d'efficacité prêcher au milieu de tous les vérités de la foi, autant que notre faiblesse nous le permettra ». La règle adoptée initialement était celle de Saint Antoine, père du monachisme oriental. Cette règle, assez imprécise, n'ayant été reconnue par Rome, Mékhitar choisit celle de Saint Benoît, dont Saint Nersès de Lambron, au XII^e siècle, avait donné une traduction arménienne. En plus des trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les moines de Mékhitar étaient astreints à celui de pourvoir à l'éducation religieuse des Arméniens et de prêcher l'union avec Rome. Bientôt non seulement les communautés d'Asie Mineure, mais celles de Transylvanie ou de Serbie réclamèrent la venue de moines de Mékhitar. La Congrégation, malgré de nombreuses candidatures italiennes, fut exclusivement recrutée parmi les Arméniens et mise au seul service de ceux-ci.

A ces moines arméniens ressuscités de l'Age d'Or, il fallait fournir une nourriture spirituelle. Mékhitar poursuivit l'œuvre des Pères arméniens en donnant une nouvelle traduction de la Bible, somptueusement éditée en 1735, en mettant en musique des hymnes liturgiques, et en rédigeant des Commentaires des Saintes Ecritures. Il se souvint qu'au V^e siècle, la spiritualité arménienne, encore balbutiante, avait trouvé un puissant stimulant dans les œuvres des Pères grecs ou syriaques ; aussi la remit-il la spiritualité arménienne en marche en l'initiant ses compatriotes aux grandes œuvres mystiques de l'Occident, comme *L'Imitation de Jésus Christ*, ou à ses grandes œuvres théologiques, comme la *Somme* de Saint Thomas d'Aquin.

Mékhitar veilla personnellement à donner à la vie spirituelle des nouveaux moines arméniens un cadre approprié : émule des architectes arméniens du Moyen-Age, il dessina les plans du monastère de Venise et en surveilla la réalisation.

La restauration de la tradition arménienne dans sa plénitude, voulue par Mékhitar, l'amena à arracher la culture de son peuple au flot d'influences étrangères qui, depuis des siècles d'asservissement politique, menaçait de la submerger. Il s'attaqua d'abord à la langue, où depuis la création de l'alphabet arménien, au V^e siècle, la nation arménienne avait su trouver un sûr garant de son identité. La langue du XVII^e siècle était encombrée de turquismes en Orient, entachée de latinismes en Occident. Mékhitar fonda la régénération linguistique sur son exemplaire *Grammaire de l'arménien classique* et sur son monumental *Dictionnaire de l'arménien classique* lui valut le surnom de « Second Illuminateur ».

Restaurateur de la langue classique, il fut un précurseur en donnant à la langue parlée des lettres de noblesse qu'elle acquit définitivement au XIX^e siècle. Sa *Grammaire de l'arménien vulgaire*, son *Catéchisme*, en langue vulgaire également, attestent le modernisme de sa pensée. Au service de cette Renaissance culturelle, Mékhitar mit une imprimerie, achetée à ses compatriotes d'Amsterdam ; il faisait à nouveau de Venise où, en 1512, avait été imprimé le premier ouvrage en arménien, la capitale du livre arménien.

Si Mékhitar fut fidèlement secondé par ses disciples dans son œuvre culturelle, il dut, au départ, les former totalement lui-même, non seulement dans les matières religieuses et littéraires mais également en mathématiques, sciences naturelles, astronomie, toutes sciences pour lesquelles il compila des manuels en arménien. Ce pédagogue exceptionnel avait assez bien préparé ses prêtres pour pouvoir les soumettre spontanément à l'examen de la Propagande, avant leur envoi en Orient.

Mékhitar s'éteignit le 26 avril 1749, murmurant un psaume de David : « Le soir il y aura des pleurs, mais le matin sera plein de joie ». On comprend la paix de sa mort et son espérance en la pérennité de son œuvre.

Il avait inversé le courant de l'histoire : au lieu que les Arméniens unis à Rome fussent une brèche dans l'édifice national, ils devenaient la pierre angulaire d'une restauration de l'arménisme, dans toutes ses dimensions, en particulier la dimension chrétienne.

Les Arméniens de toutes confessions, sont à même de mesurer en tout cas, un des aspects de cette restauration, qui n'est que la manifestation tangible de l'aspect religieux, et de voir ce que la prise de conscience nationale des Arméniens du XIX^e siècle, doit aux écoles, à l'enseignement et à l'œuvre écrite des disciples de Mékhitar.

L'ART ANCIEN EN ARMENIE

Dans les années qui suivirent 1950, le voyageur traversant la région de Dvin, Garni et T'Alish aurait pu observer un spectacle qui aurait semblé complètement insignifiant au regard d'un profane. Ce qui se passait en réalité était du plus grand intérêt, même pour une personne peu férue d'archéologie.

Les routes de cette région étaient occupées par des camions chargés de débris de moellons et de briques. Mais le soin quasi-religieux avec lequel on manipulait ces matériaux ne pouvait laisser aucun doute sur leur valeur. Il était évident qu'il ne s'agissait pas de vulgaires décombres. En fait, on procédait au « déménagement » d'une église entière, transportée dans une région voisine pour y être reconstruite dans sa forme initiale. Son emplacement d'origine est actuellement recouvert par les eaux limpides d'un lac artificiel, réalisé dans un projet hydro-électrique.

Pourquoi mentionner cet épisode ? Parce que cette action de sauvegarde d'un monument ancien fut l'un des nombreux événements de ce genre qui attirèrent l'attention des étudiants et des spécialistes sur un aspect pratiquement inconnu de la civilisation de l'Arménie. C'est ainsi qu'on se mit à étudier plus sérieusement la classifi-

cation historique des œuvres d'art et la description des techniques de style et de construction, domaines dans lesquels les incertitudes étaient encore importantes.

CATEGORIES ARTISTIQUES

C'est au IV^e siècle que l'on place les débuts des réalisations artistiques de l'Arménie. Quand le pays se convertit au Christianisme, cette nouvelle foi religieuse donna au peuple un élan particulier et l'orienta vers une voie dans laquelle il pensait trouver son identité politique et culturelle.

En se référant à des sources historiques et à des découvertes archéologiques, on peut classer l'Art Arménien en trois grandes catégories :

1. L'ARCHITECTURE : Elle est représentée surtout par des églises et des monastères : les châteaux et les forteresses ne paraissent que dans la période allant du XI^e au XIV^e siècles.

2. LA SCULPTURE : Comme nous le verrons, elle servait à la décoration de ces édifices religieux.

3. LA PEINTURE : Il nous reste des fragments de fresques. Quant aux miniatures, elles constituent quelques-uns des exemples les plus nobles de l'Art Arménien.

L'ARCHITECTURE ARMENIENNE

L'étude de l'architecture arménienne continue encore à soulever de nombreux problèmes. L'un des sujets de discussion concerne la date des édifices particuliers. Il y a aussi la question de l'originalité de certaines caractéristiques architecturales et de l'importance des influences byzantines, grecques ou autres : les noms de beaucoup d'architectes restent encore inconnus.

Il est possible cependant de déterminer avec exactitude les caractéristiques générales des différentes périodes de l'Art Arménien. On se base sur

des points très précis de style et de construction pour les classer de la façon suivante :

1. LA PERIODE DES DEBUTS DU CHRISTIANISME : du IV^e au VII^e siècles.

2. UNE PERIODE DE DECLIN correspondant aux VIII^e et IX^e siècles, due peut-être à la longue lutte pour l'indépendance et l'invasion arabe.

3. L'AGE D'OR du X^e au XIV^e siècles. Cette période vit un développement architectural splendide, jailli du désir d'affirmer de façon concrète,

la vitalité créatrice d'un peuple qui avait accompli l'unification politique de son pays et pris conscience de sa propre identité.

LA PERIODE DES DEBUTS DU CHRISTIANISME

C'est à cette époque que parurent les premiers exemples de basiliques. Elles avaient en général une abside simple, une nef voûtée, avec ou sans bas-côtés, et des murs de soutien particulièrement épais, ayant quelques petites ouvertures. Les édifices qui nous restent de cette période, malgré les influences syriennes ou anatoliennes, mettent néanmoins en évidence la capacité des artistes arméniens à créer un style d'architecture original. Ces basiliques furent construites en grande partie, sur l'emplacement de temples païens plus anciens, à l'exemple de l'Occident latin. Les églises d'Etchmiadzine et de Dvin sont deux parfaits exemples de ces réalisations. Des fouilles en ont, en effet, mis à jour les fondations païennes.

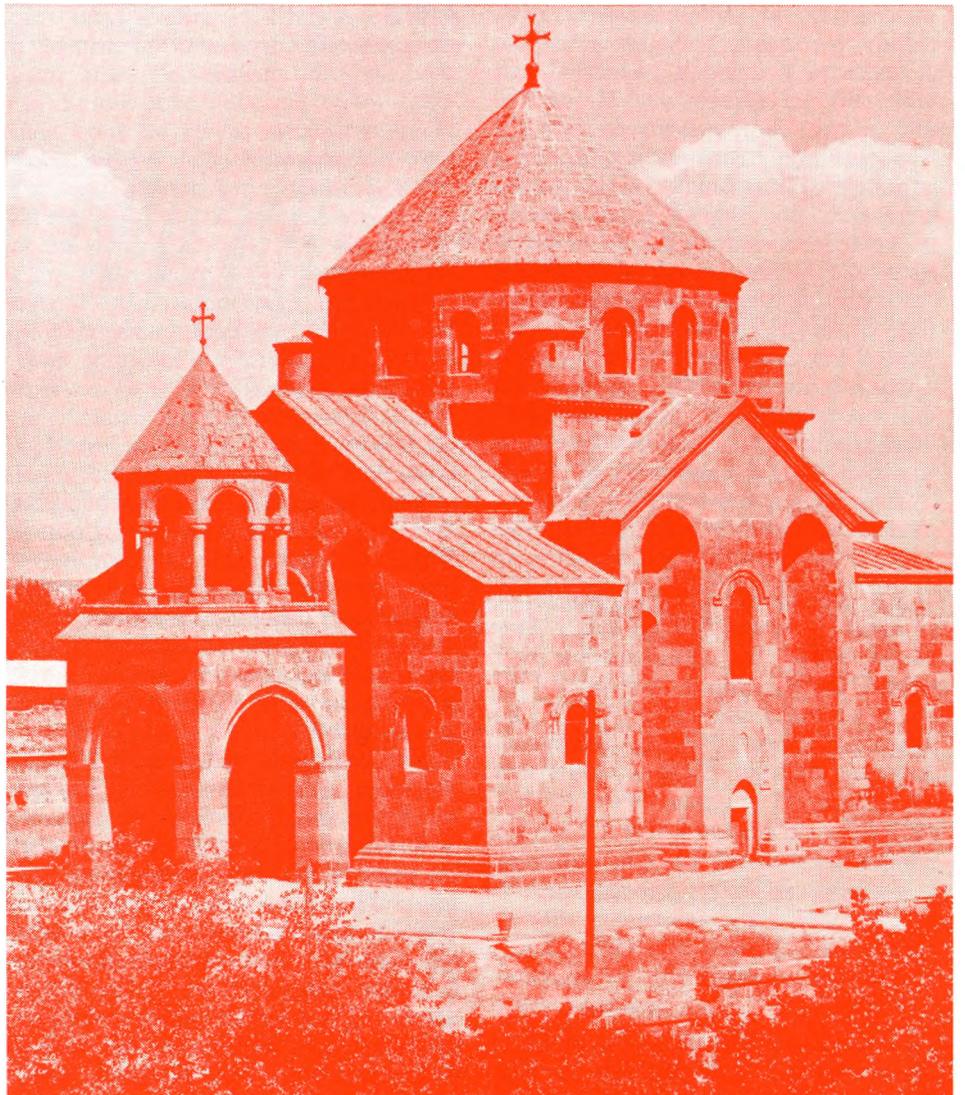
Il faut signaler un point intéressant en ce qui concerne les églises construites au début du Christianisme. Aucune d'elles n'a de fonds baptismaux. Cela est probablement dû au fait qu'à cette époque-là, on baptisait dans des récipients portatifs ou directement dans un cours d'eau.

L'AGE D'OR : L'ARCHITECTE TRDAT

A partir du X^e siècle, on assiste à une renaissance particulièrement riche, faisant suite à 200 ans de déclin. Cette floraison architecturale fut réalisée grâce à une situation politique favorisée par des accords arabo-byzantins qui permirent un renforcement des conditions existantes à l'avènement de la dynastie des Bagratides.

L'architecture de cette période se caractérise par un intérêt très vif pour le retour aux formes anciennes qui réapparaissent dans une variété de types architecturaux. Mais elle se distingue surtout par la création d'une forme tout à fait nouvelle qui jouit d'une grande popularité au cours des X^e et XI^e siècles : ce fut le dôme coiffant l'entrée de l'église. Après être passé par de nombreux styles de transition, ce dôme d'entrée prit des dimensions plus importantes jusqu'à devenir dôme central.

Le nom de Trdat, architecte à la cour de Bagratuni est étroitement lié à cette renaissance architecturale. Il est resté célèbre dans l'histoire de l'Art arménien. Après avoir dirigé les travaux de restauration du dôme de Sainte Sophie, il reprit la tâche qu'il avait déjà entreprise à Ani. Dès lors, cette ville fut le centre de ses activités. Travaillant d'abord



Cathédrale d'Ani.

Eglise de Ste Hripsimé.



sur des formes traditionnelles, il les transforma et les enrichit petit à petit grâce aux ressources de son esprit inventif beaucoup plus que par son expérience de Byzance. Il s'écarta de la Basilique des Premiers Chrétiens pour s'intéresser au dôme, embellir les façades de petits chapiteaux, de fenêtres élégantes et de colonnes fines. C'est ainsi qu'il donna à l'église un aspect plus léger, sans en détruire le côté imposant. De ce point de vue, les architectes qui lui succédèrent au cours des siècles le considérèrent comme leur maître. Ils enrichirent à leur tour les formes arméniennes de motifs inspirés de l'Art arabe et parvinrent à une ornementation plus raffinée.

L'ORGANISATION DU TRAVAIL

Il est facile de tirer une conclusion de tout ce qui a été dit jusqu'à présent : c'est dans le domaine des édifices religieux que les réalisations architecturales arméniennes furent les plus importantes. Et en fait, à travers les changements intervenus en Arménie par suite du développement du Christianisme, le personnage qui émerge est celui de l'architecte se consacrant aux constructions religieuses beaucoup plus que celui du bâtisseur d'édifices laïques.

D'après un écrit attribué à Moses de Khoren, historien arménien du V^e siècle, il y avait des catégories professionnelles bien définies dans le métier de la construction. La corporation la plus humble était constituée par la main-d'œuvre non spécialisée. Par leur nombre, ces ouvriers rappellent les travailleurs enrôlés dans la construction des pyramides. Supérieurs à ces derniers dans la hiérarchie se trouvaient les artisans spécialistes. Puis venaient les artistes-architectes et enfin le principal architecte qui dirigeait les travaux.

LES ARTISTES DE LA DIASPORA

Dans la dernière période du royaume de Cilicie, l'architecture arménienne suivit une ligne de développement très différente de celle des siècles dont nous avons parlé. Elle se caractérise surtout par la construction de châteaux, de forteresses, de ponts, ces réalisations étant toutes de nature militaire et défensive.

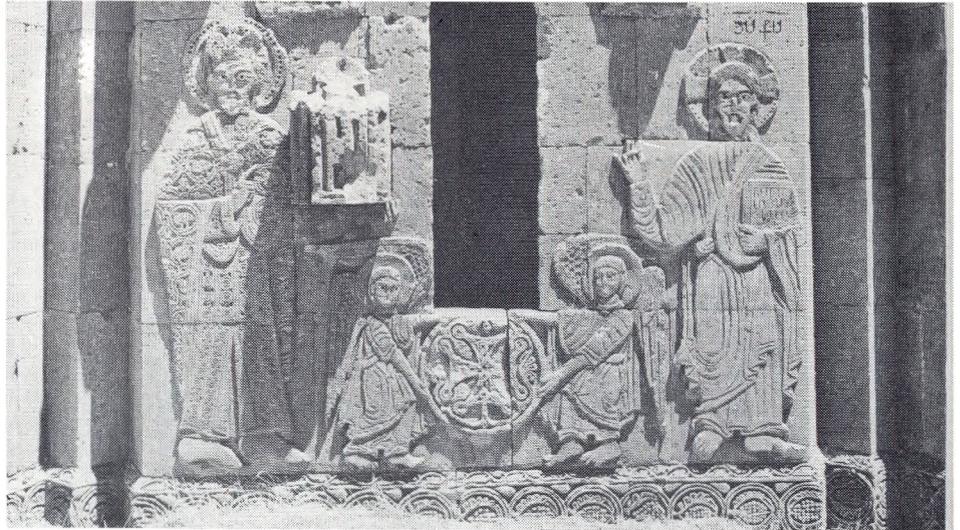
Après la chute du royaume de Cilicie, il y eut une période d'émigration qui transporta des groupes d'artistes et d'artisans vers une société étrangère, différente de la leur par ses traditions, son esprit et sa culture. Cette rencontre avec une autre civilisation n'encouragea en aucune façon l'expression artistique. Ainsi se perdit cette inspiration qui ne peut s'épanouir que dans la liberté et un environnement culturel et politique harmonieux.

LA SCULPTURE ARMENIENNE

Quand nous avons classé les différentes formes de l'art arménien nous avons dit que la sculpture avait une fonction presque exclusivement décorative. En fait, elle s'est limitée à la création d'éléments décoratifs, généralement sous la forme de cordons délicatement travaillés. Les motifs utilisés sur ces rangs de pierre étaient

soit géométriques, soit allégoriques. Des portraits de Saints, des représentations du Christ, de la Vierge Marie et des Apôtres décoraient les façades et couronnaient les portes et les fenêtres. Ces bas-reliefs étaient souvent ornés de feuilles, de fleurs et d'animaux, alternant avec des scènes de la Bible.

Eglise de Aght'amar (façade Sud-Ouest)



LA PEINTURE ARMENIENNE

Il nous reste très peu d'exemples de peinture arménienne : c'est pourquoi il est difficile de se faire une idée précise du développement des tendances et des styles. Les documents historiques révèlent l'existence en Arménie de fresques représentant surtout des scènes tirées de la vie du Christ. Mais elles sont si fragmentaires et endommagées qu'il n'est pas possible de reconstituer une œuvre quelconque dans sa totalité.

Au cours de récents travaux de restauration, on a découvert une mosaïque

Fresques de Aght'amar.



que datant du VI^e siècle. La rareté de ces découvertes rend cependant impossible une classification historique et critique.

Quant aux miniatures, il s'agit d'un domaine particulièrement riche et varié. On peut en faire une étude complète grâce à un vaste éventail de documents : on possède actuellement des chefs-d'œuvre tels que l'Évangile de la Reine Mk'e et l'Évangile d'Etchmiadzine, qui sont respectivement du IX^e et du X^e siècles, ainsi que des manuscrits du XI^e siècle et de plus tard, conservés dans différents monastères.

On remarque dans ces manuscrits certains points assez intéressants : les portraits d'un réalisme parfois extrême, l'utilisation de couleurs sombres pour obtenir un effet plus dramatique. Les peintres du XI^e au XIV^e siècles sont particulièrement remarquables par la subtilité de leurs couleurs. Cette perfection donne à penser que ces artistes devaient avoir une certaine connaissance de l'Art chinois.

Au cours des siècles suivants, la peinture perdit un peu de cette sensibilité qui l'avait caractérisée.

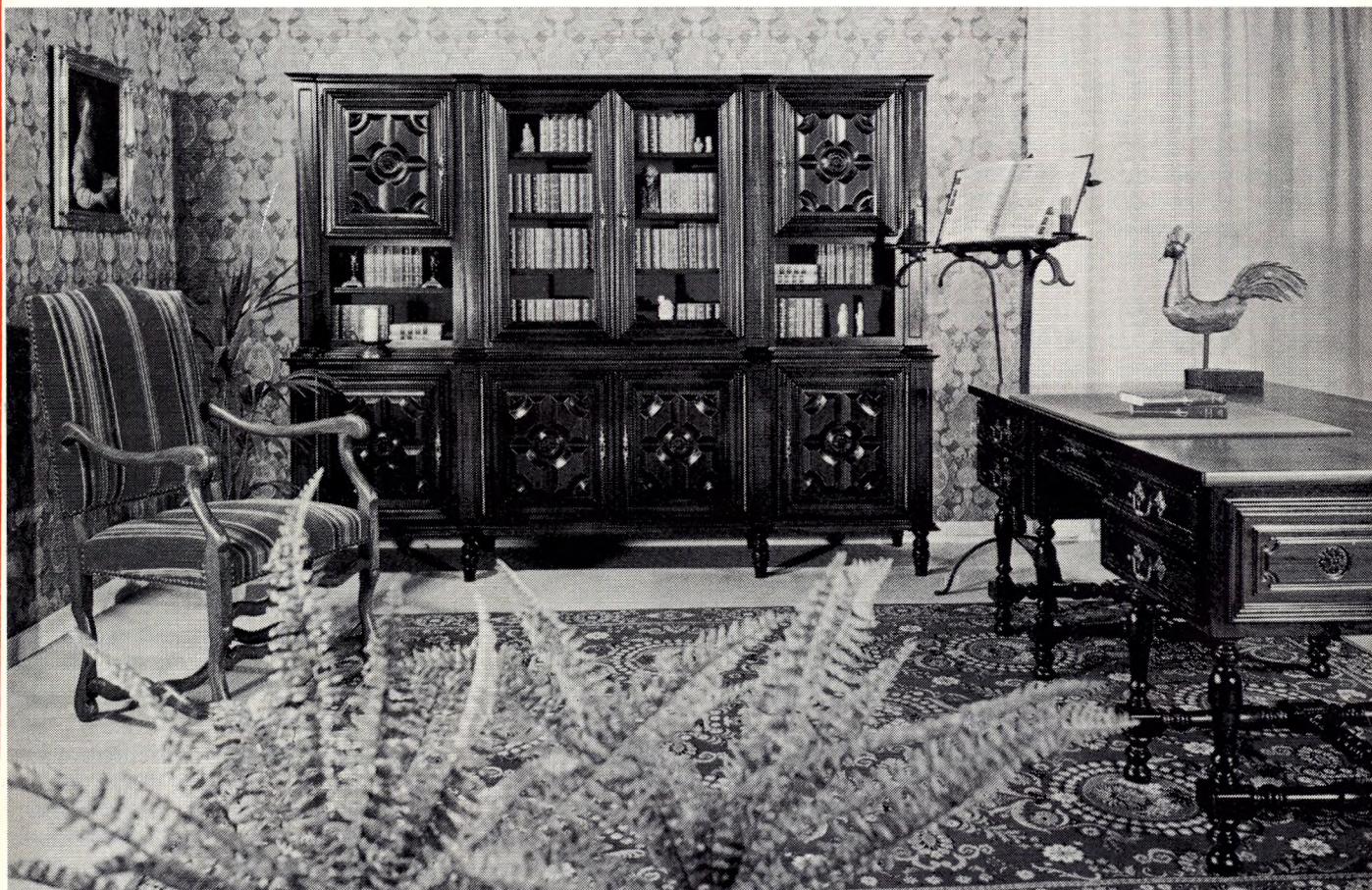
Traduit de Hai Endanik
par Hilda VARBEDIAN

FABRIQUE DE MEUBLES

LAURENT

7 MEDAILLE D'OR DE LEUR FABRICATION

PROPRIETAIRE EUKSUZIAN



Louis XIII

Meubles muraux composables
Ensemble cabinet de travail
Noyer d'Afrique massif (Bété)
Finition satinée

2^e AVENUE N° 42 -

OUVERT LE DIMANCHE

Z. I. DE VITROLLES